



HAL
open science

**Diego López 'le Bon', Diego López 'le Mauvais'.
Comment s'est construite la mémoire d'un magnat du
règne d'Alphonse VIII de Castille**

Ghislain Baury

► **To cite this version:**

Ghislain Baury. Diego López 'le Bon', Diego López 'le Mauvais'. Comment s'est construite la mémoire d'un magnat du règne d'Alphonse VIII de Castille. Berceo. Revista riojana de ciencias sociales y humanidades, 2003, n° 144, p. 37-92. hal-00824724

HAL Id: hal-00824724

<https://hal.science/hal-00824724>

Submitted on 22 May 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DIEGO LÓPEZ “LE BON”, DIEGO LÓPEZ “LE MAUVAIS” Comment s’est construite la mémoire d’un magnat du règne d’Alphonse VIII de Castille*

GHISLAIN BAURY**

RESUMEN

Esta biografía procura analizar las representaciones tardías de la memoria del señor de Nájera Diego López II de Haro (a. 1162-1214). Identificadas en parte por el lingüista Georges Cirot en 1926, todavía no habían sido integradas en una interpretación histórica general. El estudio exclusivo de los documentos coetáneos, primer paso en la deconstrucción del personaje, revela un auténtico fundador de linaje. Por eso, sus sucesores le apodaron “Diego el Bueno” en el siglo XIII, pero la monarquía, en lucha contra la alta nobleza, atacó entonces la memoria del “traidor” Diego “dicho el Bueno”. El conde Pedro de Barcelos realizó en el siglo XIV una síntesis entre mitos lisonjeros y depreciativos, merced a la cual los genealogistas de época moderna y los historiadores del País Vasco alabaron hasta el siglo XX al paladín del honor caballeresco, mientras que sus adversarios argüían “Diego el Malo”.

Palabras clave: Diego López II de Haro, Alfonso VIII, Castilla, nobleza, biografía, memoria, mito, historiografía.

Cette biographie se propose d’analyser les représentations tardives de la mémoire du magnat castillan Diego López II de Haro (av. 1162-1214). Identifiées en partie par l’hispaniste Georges Cirot dès 1926, elles n’avaient pas encore été intégrées dans une interprétation historique d’ensemble. Le dépouillement des chartes contemporaines, première étape de la déconstruction du personnage, révèle un authentique fondateur de lignage. Cela lui valut d’être surnommé au XIII^e siècle “Diego le Bon” par ses successeurs, tandis que la monarchie, dans sa lutte contre la grande noblesse, attaquait la mémoire du “traître Diego” “dit le Bon”. Le comte Pedro de Barcelos réalisa au XIV^e siècle une synthèse entre mythes flatteurs et dépréciatifs, permettant aux généalogistes d’époque moderne puis aux historiens du Pays Basque d’exalter jusqu’au XX^e siècle le champion de l’honneur chevaleresque, tandis que leurs contradicteurs rappelaient l’existence de “Diego le Mauvais”.

Mots clés : Diego López II de Haro, Alphonse VIII, Castille, noblesse, biographie, mémoire, mythe, historiographie.

* Registrado el 12 de septiembre de 2002. Aprobado el 14 de febrero de 2003.

** Doctor en Historia por la Universidad de Paris VIII, Vincennes à Saint-Denis; profesor de historia y geografía.

1. INTRODUCTION

Sept ans ont passé depuis la parution du *Saint Louis* de Jacques Le Goff qui a remis à l'honneur la biographie historique.¹ Ce travail pionnier a transformé les sources littéraires en objet d'étude, en mettant en évidence le processus de production de l'image qui se superposait à la réalité de l'individu. À l'évidence, un tel phénomène a affecté Diego López II de Haro (av. 1162-1214), dont les surnoms passés à la postérité, "le Bon" et "le Mauvais", indiquent que sa mémoire a constitué un enjeu. Ce seigneur de Nájera, dont le contemporain Rodrigo Jiménez de Rada affirmait qu' "il était considéré comme le principal magnat d'Espagne", a accédé à la célébrité : un historien des années 1920, Balparda, jugeait encore qu'il était "l'un des héros nationaux les plus notables". Pour autant, il ne s'agit ni d'un roi, ni d'un saint, et il ne fut l'objet, à son époque, d'aucune biographie : il n'eut pas son Joinville. Les chroniqueurs contemporains ne lui consacrèrent que quelques lignes, et seuls les compilateurs du XIV^e siècle se montrèrent plus prolixes à son sujet. Or leurs textes contenaient des épisodes fictifs : dans son étude du royaume de Castille à l'époque d'Alphonse VIII, Julio González, s'appuyant sur les travaux de l'hispaniste Georges Cirot, mentionnait en introduction certains récits mythiques impliquant Diego López, qu'il n'utilisa toutefois pas dans sa petite étude biographique.² D'autres historiens se sont contentés d'accepter ou de rejeter les informations fournies par ces sources littéraires en se fondant sur leur vraisemblance. Ainsi le processus de construction de sa mémoire demeure un champ vierge, ouvert depuis peu par la Nouvelle Histoire. Nous allons procéder ici à cette nécessaire déconstruction des représentations de Diego López, afin de comprendre comment sa mémoire a été élaborée, d'où lui viennent ces surnoms opposés, "*el Bueno*" et "*el Malo*", dans quelles circonstances ils ont été forgés, à quel moment et dans quel but. Il faudra en outre examiner les éventuelles relations entre les mythes, la mémoire et la réalité. Pour ce faire, nous tenterons de dissocier les trois composantes du personnage en opérant un découpage chronologique dans les sources elles-mêmes. Sa biographie ne sera reconstituée qu'à partir des seules chartes, tandis que les sources littéraires serviront à étudier, en fonction de leur date de composition, l'élaboration de sa mémoire et la fabrication des légendes. Nous en suivrons les réinterprétations successives jusqu'au XX^e siècle.

2. DIEGO LÓPEZ II DE HARO (AV. 1162-1214), UN FONDATEUR DE LIGNAGE

Les documents contemporains, seuls pris en compte dans cette approche du personnage "réel", se répartissent entre trois catégories, les chartes émises par la chancellerie royale, celles des *scriptoria* monastiques, et celles, beaucoup plus rares et d'autant plus précieuses, produites sur l'initiative de Diego López. La trajectoire curiale, régionale et familiale qui se dessine à travers ce prisme fait du personnage un maillon fondamental de l'histoire de la noblesse castillane.

1. JACQUES LE GOFF, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996, 976 p.

2. JULIO GONZÁLEZ Y GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, Madrid, CSIC, 1960 (1^{re} édition 1956), t. I, p. 45 ss.

2.1. Une stratégie curiale de pouvoir

Les documents émis par la chancellerie d'Alphonse VIII mentionnaient toujours l'ensemble des membres de la cour au moment de l'acte, ainsi que leur éventuelle fonction honorifique. Ils permettent ainsi de suivre presque au jour le jour la présence ou l'absence du magnat à la cour de Castille, et dans une certaine mesure, son influence : car nous disposons, grâce au récolement de Julio González, d'une collection diplomatique exhaustive.³ Les chartes des rois de Navarre et de León permettent quant à elles de suivre ses passages occasionnels dans les royaumes voisins.⁴ Tous ces documents mettent en évidence l'ascension de Diego López dans la hiérarchie politique du royaume, et ils permettent, dans une certaine mesure, de découvrir la stratégie politique d'un magnat castillan.

Entre périodes de faveur et de disgrâce, une influence croissante à la cour

Diego López II n'hérita pas de la place de son père, le comte de Nájera Lope Díaz I^{er}, à la cour de Castille : on ne l'y vit jamais à ses côtés, et, au lendemain de sa disparition, en 1170, il n'y fit qu'une unique apparition à Burgos, sans doute symbolique.⁵ Peut-être était-il trop jeune, puisque son nom n'était apparu pour la première fois qu'en 1162, dans une donation de son père.⁶ Et il naquit sans doute après 1157, car le *fuero* d'Hayuela accordé cette année-là par le comte Lope ne le mentionnait pas.⁷ Si, malgré cela, il était déjà majeur en 1170, peut-être fut-il écarté de la cour par les Laras, qui avaient déjà évincé les Castros en 1158 pour s'emparer de la personne de l'enfant-roi Alphonse VIII. Un an après la majorité de celui-ci, les Laras demeuraient en effet les véritables maîtres du pouvoir en Castille.

Diego López ne suivit la cour qu'à partir de 1173 ; encore ne l'y trouve-t-on que par intermittence pendant une période de six années, jusqu'en 1178. Il ne se manifestait apparemment que lorsqu'il était directement impliqué dans les actes : il confirma par exemple la donation royale octroyée en 1173 à sa sœur, la comtesse Mencía,⁸ et suivit la cour lorsqu'elle traversa les territoires traditionnellement gouvernés par sa famille.⁹ Il disparut tout à fait de la cour castillane entre 1179 et 1182, mais y fit un retour remarqué en 1183, en obtenant la fonction honorifique

3. JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. II : *Documentos (1145-1190)*, et t. III : *Documentos (1191-1217)*.

4. Pour le royaume de León, nous disposons du catalogue descriptif de JULIO GONZÁLEZ, *Alfonso IX*, Madrid, CSIC, 1944, t. II : *Colección diplomática*. Pour la Navarre, se reporter à CARLOS DE MARICHALAR, "Colección diplomática de Sancho VII el Fuerte de Navarra", *Boletín de la comisión de monumentos históricos y artísticos de Navarra*, 1934, t. XVIII, p. 95-111, p. 153-222 et p. 264-313, partiellement complété par DAVID ALEGRÍA SUESCÚN, GUADALUPE LOPETEGUI SEMPERANA, et AITOR PESCADOR MEDRANO, *Archivo General de Navarra (1134-1194)*, Saint-Sébastien, 1997, coll. 'Fuentes documentales medievales del País Vasco' 77.

5. Document du 7 mai 1170 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. II, n° 138, p. 236.

6. Document original du monastère de La Vid conservé à l'*Archivo Histórico Nacional* (désormais référencé AHN), section Clergé, chemise 378, n° 7.

7. Ce texte est connu par une copie du XVIII^e siècle figurant dans les archives de San Millán de la Cogolla, collection Minguella, n° 738.

8. Document du 4 août 1173 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. II, n° 186, p. 310.

9. Il est mentionné dans tous les documents émis près de l'Èbre à la fin de l'été 1176, qui avait été marqué par une invasion castillane en Navarre ; cf. JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. II, n° 259-271, p. 427-448.

de porte-étendard, c'est-à-dire l'autorité militaire suprême.¹⁰ Cette charge, avec celle de majordome, représentait le sommet de la hiérarchie curiale, et le comte Lope lui-même ne l'avait occupée que très brièvement, au faite de sa puissance, en 1158. Dès lors, Diego participa à tous les actes royaux. Ses trois années d'absence lui avaient en fin de compte permis d'accroître son influence à la cour castillane.

À peine quatre années plus tard, en juillet 1187, nouveau coup de théâtre à la cour de Castille : Diego López s'effaça, et un Lara, le comte Fernando Núñez, prit sa place d'*alférez*.¹¹ Mais après une courte absence, Diego retrouvait toute son influence dès septembre 1188, date à laquelle la chancellerie royale le citait à nouveau comme porte-étendard.¹² Le magnat semblait s'être arrogé la possession de la charge, au point que la nomination d'un Lara —c'est-à-dire un membre du groupe nobiliaire le plus puissant du royaume— ne pouvait l'empêcher d'obtenir sa restitution à son retour.

Pourtant, en 1199, Diego López se voyait une nouvelle fois dépossédé de la charge au profit d'un autre Lara, le comte Alvaro Núñez, frère de Fernando.¹³ À l'évidence, la position du magnat à la cour s'était fragilisée. Les compilations historiques du XIV^e siècle attribuaient ses déboires à la pacification des relations entre Castille et León, qui intervint alors que Diego se voyait contraint de poursuivre une vendetta familiale contre Alphonse IX de León, et l'hypothèse est séduisante. Il faut également envisager l'éventualité d'une lutte de clans menée à la cour par les Laras, tandis que l'explication plus géographique d'une éventuelle menace pesant sur les domaines du magnat du fait de la guerre entre Castille et Navarre demeure plausible. Quoi qu'il en soit, sa disgrâce se confirma deux ans plus tard : en 1201, le magnat quittait une troisième fois la cour d'Alphonse VIII, tandis que l'*alferecía* demeurait entre les mains des Laras, en passant au comte Fernando.¹⁴ Son absence se prolongea cette fois plus que de coutume : Diego ne rejoignit la cour castillane qu'en avril 1206, après plus de quatre années d'absence. Comme en 1183 et en 1188, son retour se fit par la grande porte, puisqu'il récupéra la fonction de porte-étendard qui semblait décidément lui revenir de droit.¹⁵

Curieusement, alors que son poids à la cour semblait l'avoir rendu définitivement inattaquable, il perdit en 1208 la charge d'*alférez*, toujours au profit de la famille Lara – en la personne du comte Alvaro, cette fois.¹⁶ L'événement paraît d'autant plus inexplicable que son influence ne souffrit pas de ce coup, au contraire : son nom apparut cette année-là en première position —devant les trois frères Lara— d'une liste de cinq "vassaux" (autant dire les principaux personnages de la cour castillane) qu'Alphonse VIII chargeait, dans son "deuxième testament", de

10. Document du 13 avril 1183 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. II, n° 403, p. 694.

11. Document du 8 juillet 1187 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. II, n° 483, p. 831.

12. Document du 29 septembre 1188 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. II, n° 509, p. 875.

13. Document du 31 août 1199 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. II, n° 680, p. 203.

14. Son départ se produisit entre le 12 septembre et le 3 octobre 1201, d'après les textes publiés par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 709-710, p. 252-254.

15. Document du 29 avril 1206 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 783, p. 374.

16. Document du 28 juillet 1208 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 822, p. 444.

veiller au paiement de ses dettes après sa mort.¹⁷ Il aurait d'ailleurs servi d'exécuteur testamentaire du roi, aux côtés de l'archevêque de Tolède Rodrigo Jiménez de Rada et des maîtres des ordres militaires de Saint-Jacques et de l'Hôpital, s'il ne l'avait précédé dans la tombe à l'automne 1214.¹⁸ La *Chronique latine des rois de Castille* ajoutait qu'Alphonse VIII avait vu en lui le futur régent du royaume, et que sa disparition avait bouleversé tous ses projets.¹⁹ Précisons enfin qu'il ne manqua pas un acte royal entre 1208 et sa mort, et que, bien que n'étant plus *alférez*, il commanda en 1212 l'une des trois armées d'Alphonse VIII à la bataille de Las Navas de Tolosa. Il était alors bel et bien devenu le plus important personnage de Castille après le roi.

Diego López se distingua également par ses efforts pour introduire de son vivant son fils aîné, Lope Díaz II, à la cour. Sans doute cherchait-il à éviter à son successeur les difficultés qu'il avait lui-même connu étant jeune. Lope fut cité pour la première fois par la chancellerie royale en 1208, et devint un courtisan tout à fait assidu à partir de 1212. Mais la situation du royaume après la mort d'Alphonse VIII (les Laras avaient obtenu la régence) ne permit pas à Lope de se maintenir à la cour et de tirer les bénéfices de l'attitude de son père.

En se renforçant régulièrement au fil du règne d'Alphonse VIII, l'influence de Diego López à la cour avait finalement dépassé celle de son père. Le secret de cette ascension semblait tenir à l'alternance entre des périodes de faveur et des périodes d'éloignement, toujours conclues par des retours triomphaux.

La stratégie de l'exil : Diego López en Navarre et au León

Mis à l'écart de la cour castillane, Diego López fréquentait les royaumes voisins de Navarre et de León, où les chancelleries royales permettent de suivre son parcours entre 1179 et 1182, entre 1187 et 1188, et entre 1201 et 1206. On peut se demander dans quelle mesure le magnat utilisait ces exils pour faire pression sur la Castille en montrant son utilité au service des monarchies concurrentes.

Son premier exil le conduisit en Navarre, où les documents royaux permettent de le localiser en 1181 et au début de 1182 ; il était alors devenu seigneur d'Álava et de Guipúzcoa.²⁰ Le second le mena au León, où il suivit la cour de Ferdinand II entre juin 1187 et la mort de ce souverain en janvier 1188 ; il y exerça les gouvernements d'Extrémadure et de Boecia.²¹ Le troisième enfin le vit, dans un premier

17. Document du 23 septembre 1208 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 824, p. 446.

18. C'est ce qu'indique un document du 8 novembre 1214, donc postérieur à la mort d'Alphonse VIII, publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 969, p. 672.

19. D'après l'édition de LUIS CHARLO BREA, "Chronica latina regum Castellae", *Chronica Hispana saeculi XIII*, Turnholt, Brepols, 1997, coll. "Corpus Christianorum" LXXIII, ch. XXVIII, p. 67-68.

20. Documents de mars 1181 et de janvier 1182 publiés par DAVID ALEGRÍA *et alii*, *Archivo General de Navarra...*, n° 82, 84 et 85, p. 124-128, ainsi qu'un document de septembre 1181 publié par JUAN ANTONIO LLORENTE, *Noticias históricas de las tres provincias vascongadas en que se procura investigar el estado civil antiguo de Álava, Guipúzcoa y Vizcaya y el origen de sus fueros*, t. IV, Madrid, 1807, n° 164, p. 277.

21. Documents du 2 juin, du 13 septembre 1187, et du 14 janvier 1188 cités par JULIO GONZÁLEZ, *Alfonso IX*, t. II, p. 513-515. Diego López n'est qualifié de "*tenente Boecia*" que dans un document du 20 juin 1187 concernant le couvent de San Marcos de León dont l'original se trouve à l'AHN, Ordres Militaires, ch. 385, n° 58.

temps, revenir en Navarre, où il se montra plutôt discret : absent des documents de Sanche VII le Fort entre 1201 et 1203, seul un document du monastère navarrais d'Arache le mentionne en octobre 1201, comme *tenente* d'Estella, un gouvernement qu'il perdit au plus tard en mars 1203.²² Il refit ensuite surface à la cour d'Alphonse IX de León en mai 1204. Régulièrement qualifié de "vassal du roi", il exerça successivement les gouvernements de León, d'Astorga, des Asturies, de Toro, de Sarria et de Montenegro jusqu'en avril 1206.²³ Notons qu'il avait entraîné son fils dans ce dernier exil léonais : Lope Díaz était devenu en 1205 *tenente* d'Extrémadure, la fonction qu'avait exercée Diego lors de son premier exil.

Le magnat avait-il prémédité ces départs ou les avait-il subis ? En d'autres termes, l'exil était-il une démarche volontaire ou la conséquence de circonstances politiques adverses ? Un seul document apporte un élément de réponse, le "premier testament" d'Alphonse VIII, un acte de la chancellerie royale datant de 1204. Le souverain reconnaissait avoir commis des abus contre les droits seigneuriaux du magnat, et l'avoir ainsi poussé à l'exil. Il laissait donc entendre que Diego López avait quitté le royaume de sa propre initiative.²⁴ Après avoir subi une première disgrâce, qui avait abouti en 1183 à un renforcement de sa puissance, le magnat avait peut-être compris tout le parti qu'il pouvait tirer d'un passage au service des souverains voisins, au point de faire délibérément le choix de l'éloignement. Si cette hypothèse est exacte, il fut le premier *ricohombre* de Castille à adopter cette stratégie : ses illustres prédécesseurs Rodrigo Diaz de Vivar en 1081, ou Fernando Rodríguez de Castro en 1168, avaient été bel et bien chassés par le roi ou ses régents, même si, comme Diego, tous deux tirèrent finalement bénéfice de leur exil.

Les donations royales, manifestation de l'ascension politique

Les actes royaux affectant les propriétés de Diego López permettent également de suivre sa trajectoire curiale. Il s'agit généralement de donations faites au magnat en récompense de ses services.

En 1198, le magnat et son épouse reçurent ainsi d'Alphonse VIII une *villa* en pleine propriété, curieusement située assez loin de leurs principaux domaines.²⁵ Et si le souverain ne jugea pas utile de justifier son geste dans ce texte, il s'expliqua en revanche très longuement dans l'autre donation d'importance qu'il consentit en 1212. Cette faveur avait été sollicitée par le magnat et Alphonse VIII y avait répondu favorablement "en raison des nombreux et précieux services que vous vous êtes toujours efforcés de me rendre, tant par vos conseils que par vos actions, avec tous vos hommes et de votre bonne volonté accomplie, et que vous avez toujours cherché à multiplier de jour en jour autant que vous pouviez ; les services que vous

22. Documents du 26 octobre 1201 et du 17 mars 1203 publiés par JOSÉ MARÍA LACARRA, *Colección diplomática de Irache*, Saragosse, CSIC - Instituto de Estudios Pirenaicos, vol. I, 1965, n° 225, p. 241 et n° 228, p. 245.

23. Entre mai 1204 et avril 1206, documents cités par JULIO GONZÁLEZ, *Alfonso IX*, t. II, n° 183-206, p. 255-292.

24. *Homines de Bardahuri qui ad Mirandam populari venerunt, ex quo dompnus Didacus Lupi a me recessit...* Document du 8 décembre 1204 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 769, p. 341.

25. Donation de la villa d'Alcubillete, relevant du *concejo* de Tolède, le 15 décembre 1198 publiée par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 672, p. 191.

m'avez rendus étaient si grands que vous pouviez aspirer à me demander quelque chose en rapport, or jamais vous n'avez sollicité de moi quoi que ce soit [...]. Aussi, comme je trouve juste de donner à celui qui sert de manière méritante ce qu'il cherche à obtenir par une requête, je fais cette charte de donation...".²⁶ Recevoir une donation royale supposait donc à la fois faire partie de l'entourage du souverain, de manière à pouvoir lui adresser une requête, et jouir d'une position privilégiée à la cour, afin qu'il ne puisse refuser.

Alphonse VIII cédait parfois des rentes aux membres de sa cour. Comme il ne s'agissait pas de propriétés pleines et entières, il conservait la possibilité de les en priver à tout moment. Elles servaient ainsi à fidéliser un peu plus la noblesse curiale. Lors du départ de Diego López en 1187, le roi le priva ainsi de celle qu'il lui avait attribuée sur les revenus fonciers du monastère de San Cipriano de Monte de Oca, autour d'Almazán, de Belorado, et en Vieille Castille.²⁷

Enfin, il n'était pas rare que le roi et ses magnats s'entendent pour restructurer leurs domaines respectifs par des échanges de propriétés. Les conditions en sont assez mal connues, et en ce qui concerne Diego López, leur réalité est attestée indirectement : en 1198, le magnat précisait qu'il avait "acquis d'Alphonse VIII" certaine propriété dans la région de Bureba ;²⁸ en 1204, le souverain affirmait qu'il lui avait cédé des propriétés en échange de la *villa* de Camez ;²⁹ en outre, un document de 1228 atteste que Diego López avait reçu du roi des possessions en Vieille Castille.³⁰ Ces trois mentions ne se rapportaient peut-être qu'à une seule et même opération.

Les informations fournies par la chancellerie royale sur les propriétés du magnat s'avèrent somme toute peu nombreuses et plutôt évasives. Si l'on ne peut en déduire qu'à la cour de Castille, l'importance des propriétés ne jouait pas un rôle déterminant dans les luttes de pouvoir, tout au moins peut-on observer que ce n'était pas le lieu où l'on pouvait accroître son patrimoine de manière conséquente. Et la fulgurante ascension de Diego López à la cour d'Alphonse VIII ne devait rien aux donations du souverain. Elle résultait de l'adoption par le magnat d'une stratégie de l'exil qui le conduisit à passer volontairement plusieurs années au service d'autres souverains des environs. Il se trouvait ainsi en position de force pour négocier un retour en Castille dans des conditions très favorables. Le procédé appliqué pour la première fois avec succès par Diego fut réemployé au XIII^e siècle par tous ses successeurs à la tête du groupe Haro. Lope Díaz II s'exila ainsi dans les années 1230, puis Diego López III dans les années 1240 et 1250. Lope Díaz III quitta à son tour le royaume après le soulèvement nobiliaire de 1272 dont il était le principal artisan, et, pour finir, Diego López V passa les dernières années du règne de Sanche IV en Aragon. L'implication de Lope Díaz II dans l'ultime exil de son père avait peut-être assuré la pérennité de cette attitude chez les Haros.

26. Document du 9 décembre 1212 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 901, p. 577.

27. Document du 27 mai 1187 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 1023, p. 757.

28. Document du 29 juin 1198 connu par un résumé d'époque moderne publié par ISABEL OCEJA GONZALO, *Documentación del monasterio de San Salvador de Oña*, Burgos, Garrido Garrido, vol. I, 1983, coll. 'Fuentes medievales castellano-leonesas' 3, n° 85, p. 68.

29. D'après le "premier testament" d'Alphonse VIII, document du 8 décembre 1204 publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 769, p. 341.

30. D'après la donation de Lope Díaz II au monastère de Rioseco en janvier 1228, dont l'original se trouve à l'AHN, Clergé, ch. 352, n° 14.

2.2. Les multiples facettes d'un potentat local

Le poids d'un magnat castillan ne dépendait pas seulement de son rôle à la cour. L'exercice du pouvoir au plan local, c'est-à-dire l'étendue de ses gouvernements, de ses domaines et de son influence, constituait en quelque sorte l'assise de son pouvoir. C'est ce qui faisait de cette aristocratie une noblesse, sur le point de se structurer en lignages vers 1200, comme l'illustre la vie de Diego López. Les documents privés, principalement ceux des grands centres monastiques, permettent de le suivre au niveau régional, mais de manière moins systématique qu'à la cour, car nous demeurons tributaires de l'état des recherches sur chacune des institutions, ainsi que de la taille et de la localisation de leurs domaines.

Les gouvernements de Diego López : vers la patrimonialisation

Les actes locaux mentionnaient toujours les détenteurs du pouvoir correspondant aux circonscriptions dans lesquelles se trouvaient les propriétés achetées ou échangées. Mais les séries documentaires s'avérant très fragmentaires, il est difficile de cerner avec grande précision la zone de pouvoir de Diego López, et il est pratiquement impossible de suivre ses variations année après année. Malgré ces limites, nous pouvons observer une tendance générale à l'expansion de son autorité territoriale au cours du règne d'Alphonse VIII, ainsi qu'une évolution vers la patrimonialisation de ces gouvernements.

Lope Díaz I^{er} avait gouverné un comté centré sur Nájera, la Rioja (ce terme désignait alors la région située autour d'Escauray, sur le *Río Oja*, bien plus réduite que l'actuelle Communauté Autonome homonyme), la Vieille Castille, ainsi que la seigneurie de Biscaye, un domaine mineur lié à l'origine navarroise de sa famille.³¹ Mais Diego López n'hérita pas des attributions paternelles. Pour commencer, il ne devint jamais comte : le titre avait pratiquement disparu, et seuls en bénéficiaient, sous le règne d'Alphonse VIII, les trois frères Lara. Les gouvernements étaient désormais évoqués en des termes qui faisaient ressortir la délégation de l'autorité royale (*dominante per manum regis, sub rege praefectus*, ou *senior per manum regis*),³² qui l'évoquaient plus implicitement (*procurante* ou *prestamero*),³³ ou mettaient l'accent sur la seule autorité locale (*sennor, dominus* ou *dominus terrae*) ;³⁴ les qualificatifs les plus fréquents, *tenente* ou *dominante*,

31. D'après un document de 1162, original de l'AHN, Clergé, ch. 378, n° 7. La liste ajoute également le territoire mal identifié de la Trasmiera, qui ne peut être la Transierra au sens que ce terme allait avoir plus tard, lorsqu'il désignait la partie du royaume de Castille située au-delà de la cordillère centrale.

32. Le premier terme fut employé en 1185 pour le gouvernement de Haro (MARÍA LUISA LEDESMA RUBIO, *Cartulario de San Millán de la Cogolla (1076-1200)*, Saragosse, Instituto de Estudios Riojanos, 1989, coll. 'Textos medievales', n° 447, p. 340), le second en 1194 pour celui de la Bureba (JUAN ANTONIO LLORENTE, *Noticias históricas...*, t. IV, n° 183, p. 330), le troisième en 1200 pour ceux de Nájera, Marañón, Saint-Sébastien et Soria (GHISLAIN BAURY, *Les religieuses en Castille, XIIe-XIIIe siècles. Ordre cistercien et patronages aristocratiques*, thèse de doctorat, Paris VIII, 1999, t. II, n° Ci-20, p. 560).

33. Ces mots sont respectivement employés pour désigner les gouvernements de Bureba, de Castille et de Rioja en 1185 (JUAN ANTONIO LLORENTE, *Noticias históricas...*, t. IV, n° 167, p. 292), et ceux de Nájera et de Belorado en 1200 (GHISLAIN BAURY, *Les religieuses en Castille...*, t. II, n° Ci-19, p. 559).

34. Termes appliqués respectivement au gouvernement d'Almazán en 1196 (JOSÉ MANUEL LIZOAIN GARRIDO, *Documentación del monasterio de Las Huelgas de Burgos*, Burgos, t. I (1116-1230), 1985, coll. 'Fuentes medievales castellano-leonesas' 30, n° 42, p. 77), à celui de Madrid en 1206 (AHN, *Ordres Militaires*, ch. 457, n° 60), et à celui de Nájera en 1195 (JUAN ANTONIO LLORENTE, *Noticias históricas...*, t. IV, n° 186, p. 338).

constituaient des raccourcis de ces deux notions. D'autre part, les *tenencias* ne se transmettaient pas automatiquement de père en fils : ainsi après la disparition du comte Lope, Nájera n'échut pas à Diego, mais à Pedro Rodríguez de Azagra, un parent par alliance.³⁵ Il en allait sans doute de même pour les autres territoires contrôlés par le comte.

Grâce à sa brillante carrière à la cour, Diego López finit par réunir tous les territoires paternels, et étendit même son pouvoir au-delà, jusque dans la zone des grands *concejos*, en particulier dans l'actuelle province de Soria. La continuité géographique de ses domaines frappa les contemporains dans les années 1190, en particulier deux scribes qui les décrivent comme un ensemble s'étendant "de Soria jusqu'à la mer" ou même "d'Almazán jusqu'à la mer".³⁶ De fait, la restitution cartographique, sans discrimination chronologique, de toutes les *tenencias* exercées par le magnat au cours de sa vie confirme cette impression.³⁷ Leur concentration près de la frontière navarraise explique peut-être pourquoi il privilégiait ce royaume lors de ses exils.

L'autorité qu'il tenait du roi, Diego López la délégua à son tour à une pléthore de personnages à ses ordres. Il disposait d'abord d'un majordome, qui jouait sans doute le rôle d'administrateur général.³⁸ Au niveau inférieur, chaque château était confié à une *tenente* : en 1199, un certain Pedro López de Alfaro contrôlait ainsi Logroño en son nom (*sub Didaco Lupi dominante*) ;³⁹ en 1207, l'un d'entre eux officiait à Nájera (*tenente per manum dompni Didaci*), un autre à Haro, et un dernier à Grañón.⁴⁰ Le gouvernement de Nájera était plus élaboré, sans doute parce qu'il s'agissait du plus important de tous : en 1191, on y trouvait à la fois un *alcaide* et un *merino*, résultat de la séparation probable des pouvoirs judiciaire et militaire ;⁴¹ en 1214, Nájera hébergeait même deux *alcaldes in castello* ainsi qu'un *merino* et un *sayón*.⁴² Un autre *merino* officiait en Rioja en 1191.⁴³ Enfin, en 1198 un *merino* sans attribution territoriale exécutait pour le compte de Diego López une mission de représentation auprès des institutions locales.⁴⁴

Non seulement les *tenencias* ne se transmettaient pas héréditairement, mais elles n'appartenaient pas non plus au magnat à titre viager : le souverain pouvait

35. Documents de 1171 et de 1174 publiés par GHISLAIN BAURY, *Les religieuses en Castille...*, t. II, n° Ci-11 et Ci-12, p. 551 et 556 ; en 1174, Pedro Rodríguez était qualifié de *gener* du défunt comte Lope : était-ce déjà une allusion à l'union de Diego López avec Toda Pérez, qui n'est attestée par ailleurs qu'en 1193 ?

36. Documents de 1191 (MARÍA LUISA LEDESMA, *Cartulario de San Millán...*, n° 464, p. 359) et de 1196 (JOSÉ MANUEL LIZOAIN, *Documentación de Las Huelgas...*, t. I, n° 42, p. 77).

37. Voir Planche 1.

38. Petrus Aznárez de Caniet (Camez ?), "majordome de Diego López", assista à la donation que fit le magnat en 1198 au monastère de Bujedo de Campajares (AHN, Clergé, ch. 174, n° 8).

39. Document publié par ILDEFONSO M. RODRÍGUEZ DE LAMA, *Colección diplomática medieval de la Rioja (923-1225)*, Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 1976-1989, t. III, n° 379, p. 159.

40. Document original, AHN, Ordres Militaires, ch. 386, n° 97.

41. Document publié par MARÍA LUISA LEDESMA, *Cartulario de San Millán...*, n° 464, p. 359.

42. Document transcrit par MARGARITA CANTERA MONTENEGRO, *Santa María la real de Nájera, siglos XI-XIV*, thèse de doctorat, Université Complutense de Madrid, 1987, vol. II, n° 113, p. 859.

43. Texte publié par MARÍA LUISA LEDESMA, *Cartulario de San Millán...*, n° 464, p. 359.

44. Le *merino* Iohannes de Villa Nassur de Ridoca fut chargé de faire accepter au *concejo* de Santa Cruz la donation de Diego au monastère de Bujedo de Juarros (AHN, Clergé, ch. 169, n° 13).

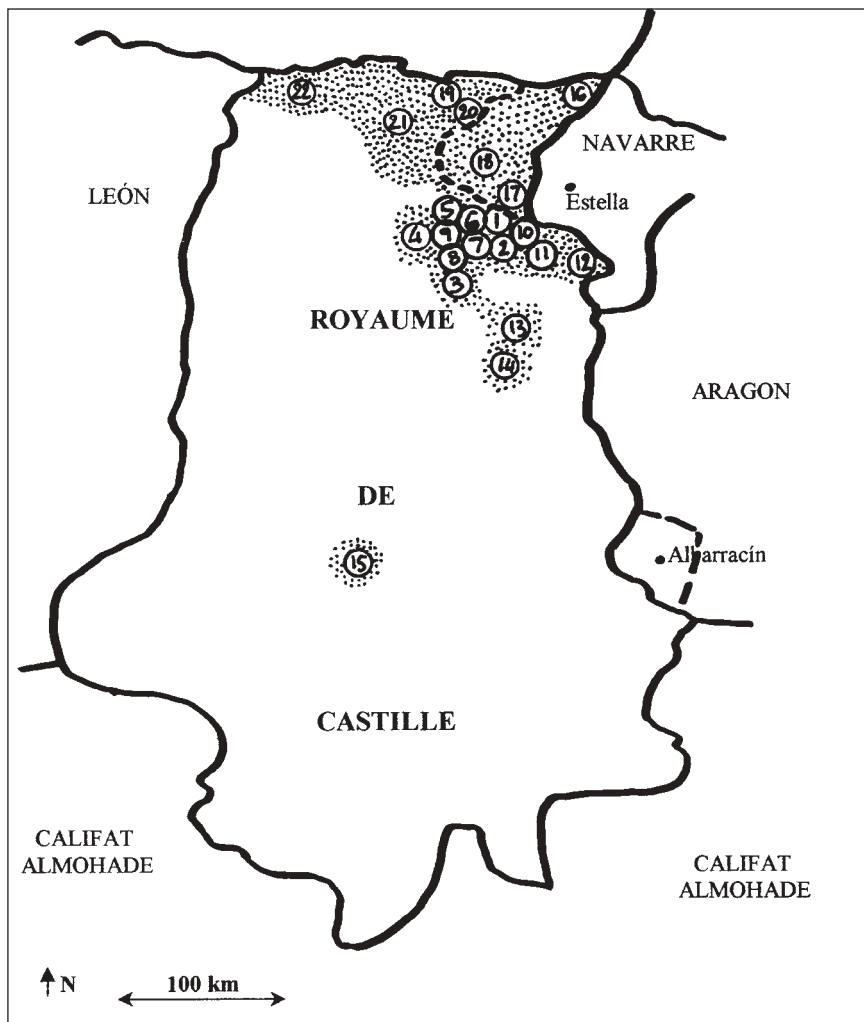


Planche 1. Les tenencias de Diego López

- | | |
|--------------|---------------------------------|
| 1. Haro | 12. Calahorra |
| 2. Najera | 13. Soria |
| 3. Rioja | 14. Almazán |
| 4. Bureba | 15. Madrid |
| 5. Pancorbo | 16. Saint-Sébastien |
| 6. Cellorigo | 17. Marañón |
| 7. Grañón | 18. Álava |
| 8. Belorado | 19. Biscaye |
| 9. Cerezo | 20. Durango |
| 10. Logroño | 21. Castille / Vieille Castille |
| 11. Ocón | 22. Asturies (Lope Díaz II) |

--- Frontière navarraise avant 1200

— Seigneurie d'Albarracín

encore l'en priver, même si cela se produisait de moins en moins fréquemment. Dans le cas de Diego López, cette sanction allait de pair avec l'exil —de manière naturelle, si l'on se fie au ton des chroniqueurs. Entre 1201 et 1206, son gouvernement de la Bureba passa ainsi successivement entre les mains du comte Fernando Núñez de Lara, de Rodrigo Rodríguez Girón, puis du comte Alvaro Núñez de Lara, ceux-là même qui avaient tiré le plus grand profit de l'absence de Diego.⁴⁵ Plus intéressant, cette décision pouvait être prise alors même que le magnat demeurait au service du roi : un document indique qu'en 1175, dans le contexte de la guerre contre la Navarre, "le roi à pris Haro à Diego López".⁴⁶ Cette sanction fut de courte durée, puisque le magnat avait récupéré ce territoire en 1177.⁴⁷ La géographie du pouvoir de Diego varia donc constamment. Cette tardive mobilité des gouvernements amène à évoquer une féodalité "incomplète".

Malgré tout, les *tenencias* tendaient de plus en plus à se patrimonialiser. Ainsi, dans son testament de 1204, Alphonse VIII, reconnaissant avoir lésé Diego López, alors en exil, ordonnait que lui soit "rendu complètement Biscaye".⁴⁸ Le roi semblait ainsi admettre qu'un seigneur passé au service d'un autre royaume ne devait pas être automatiquement privé de son fief castillan. En outre, il convenait que certains *fueros* royaux récemment octroyés à des *concejos* de Bureba et de Rioja (une référence probable à ceux de Miranda de Ebro et de Frías, datant de 1177 et de 1202) avaient provoqué des mouvements de population portant préjudice aux terres gouvernées par Diego (en particulier à Bardauri, près de Miranda de Ebro), précisant même que c'était la raison pour laquelle il avait quitté son service. Alphonse VIII reconnaissait ainsi le droit d'un *tenente* à exiger du souverain qu'il assure la stabilité économique du territoire sous son autorité. Par sa stratégie de l'exil, Diego avait donc contribué au développement de l'emprise des gouverneurs sur leurs gouvernements. Il s'efforça également d'assurer la transmission héréditaire de ses *tenencias*, en cédant certaines d'entre elles à son fils Lope Díaz. En 1210, il lui avait transmis la Vieille Castille, et en 1213, Lope gouvernait également Álava.⁴⁹ Par ailleurs, Alphonse VIII lui accorda à partir de 1211 le gouvernement des Asturies (de Santillana), que Diego n'avait jamais exercé.⁵⁰

La vie de Diego López illustre ainsi une période où l'enracinement territorial de la noblesse se renforça sensiblement. Le magnat prit part à ce mouvement en obtenant —sans doute grâce à son rôle à la cour— la reconnaissance de certains droits par Alphonse VIII, et en parvenant à transmettre plusieurs de ses *tenencias* à son fils aîné.

45. Le premier gouvernait la Bureba en 1201, le deuxième en 1203, et le dernier en 1205 (ISABEL OCEJA, *Documentación de Oña...*, vol. I, n° 93, p. 77, n° 97, p. 80 et n° 98, p. 81).

46. Document publié par FRANCISCO JAVIER GARCÍA TURZA, *Documentación medieval del monasterio de San Prudencio de Monte Laturce (siglos X-XV)*, Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 1992, n° 39, p. 50.

47. D'après le document publié par MARÍA LUISA LEDESMA, *Cartulario de San Millán...*, n° 430, p. 323.

48. Document publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 769, p. 341.

49. La première mention se trouve dans un document copié vers 1700 par LUIS DE SALÁZAR Y CASTRO (Real Academia de la Historia [désormais référencée RAH] Madrid, coll. 'Salázar', D-7, f° 159 v°), que confirment des textes ultérieurs ; la seconde, dans MARÍA ISABEL PÉREZ DE TUDELA Y VELASCO, *El monasterio de Vileña en sus documentos. El código del AHN*, Madrid, Université Complutense, 1977, p. 3, n° I.

50. Document publié par JUAN DEL ÁLAMO, *Colección diplomática de San Salvador de Oña (822-1284)*, Madrid, 1950, t. I, n° 395, p. 479.

Un patrimoine foncier secondaire

Les propriétés de plein droit se distinguaient donc encore des gouvernements. Mais, pour Diego López, les documents ne permettent pas d'en dresser la liste exhaustive puisqu'ils ne mentionnaient ses biens qu'au moment où ils quittaient son patrimoine. Quoi qu'il en soit, il ne semble pas qu'ils aient joué un rôle déterminant dans l'affirmation de son autorité au plan local.

La localisation des possessions connues de Diego López montre une tendance à la confusion (encore partielle) entre les fonctions de gouvernement et les propriétés. Ses biens connus se trouvaient à Pancorbo, en Bureba, en Rioja, à Logroño et à Haro, c'est-à-dire dans les limites de ses principales *tenencias*.⁵¹ Les actes précisaient souvent qu'il les avait hérités de son père, jadis gouverneur de ces mêmes territoires. Cela faisait donc longtemps que l'exercice du pouvoir permettait d'une manière ou d'une autre l'acquisition de propriétés dans un lieu donné.

Par ailleurs, l'importance des rentes de type seigneurial parmi les biens de Diego López confirme que ceux-ci provenaient habituellement d'une appropriation de l'autorité déléguée par le roi. Car le magnat offrait très souvent des "colons" (*collazos*) aux institutions monastiques, c'est-à-dire des paysans attachés à un manse (le *solar*) et payant différents droits, appelés globalement "dîmes", dont les textes précisent qu'elles se composaient généralement de la *fonsadera*, la conversion en espèces de l'obligation militaire, de l'*homicidio* et des *caluñas*, les amendes infligés aux coupables par l'autorité judiciaire, le ban, à l'évidence une source de revenus juteux.⁵² Le même vocable pouvait également englober la rente produite par un marché, ou encore la rente purement seigneuriale (les *maravedis de behetría*, en 1214). Elles étaient prélevées soit en nature, sur les récoltes, soit en numéraire (*tam de pane quam de denariis*, précise le texte de 1214). Diego réalisa plusieurs donations de ce type en 1200 et 1201, à la veille de son exil volontaire, ce qui est significatif : il disposa peut-être précipitamment de ces biens au statut incertain, entre propriété et droits découlant de l'autorité déléguée par le roi, qu'il savait devoir abandonner sous peu.

Les scribes qui rédigeaient ces actes opéraient en outre la distinction entre les rentes seigneuriales et les rentes proprement foncières, en précisant que ces dernières propriétés étaient "travaillées" —c'est-à-dire exploitées— par les nobles.

51. Dans le *fuero* de Pancorbo de 1195, Alphonse VIII évoquait un échange de propriétés précédemment réalisé par Diego López dans cette localité (d'après la copie conservée par la RAH, coll. 'Salázar', D-9, f° 15 v°). Sa donation de 1201 comportait plusieurs biens situés dans l'*alfoz* de Pancorbo (notamment Ameyugo, voir MARGARITA CANTERA, *Santa María de Nájera...*, vol. II, n° 104, p. 842) ainsi qu'en Bureba, en Rioja et à Logroño. En 1210 une autre donation concernait à nouveau Pancorbo (AHN, Clergé, ch. 174, n° 9). Un acte de 1198 (ISABEL OCEJA, *Documentación de Oña...*, vol. I, n° 85, p. 68) confirmait l'existence de propriétés du magnat en Bureba. La même année, il céda également des propriétés en Rioja (AHN, Clergé, ch. 174, n° 8), et d'autres près de Logroño (Fuenmayor) à Bujedo de Juarros (AHN, Clergé, ch. 169, n° 13). En 1207, il donnait encore des propriétés à Leiva, dans l'*alfoz* de Haro (AGUSTÍN UBIETO ARTETA, *Cartularios (I, II y III) de Santo Domingo de la Calzada*, Saragosse, 1978, coll. 'Textos medievales', n° 92, p. 77).

52. Diego López se défit en 1200 de 4 *collazos* et des "dîmes" de leur village (MARGARITA CANTERA, *Santa María de Nájera...*, vol. II, n° 102, p. 838). En 1201, il céda un *collazo* avec son *solar* et son *heredad*, ainsi que toute la "dîme" (composée de la *fonsadera*, de l'*homicidio* et de toutes les *caluñas*) de multiples localités de Rioja (MARGARITA CANTERA, *Santa María de Nájera...*, vol. II, n° 104, p. 842). Enfin, son ultime donation de 1214 comportait un *collazo* isolé, la "dîme" du marché de Briviesca, les "dîmes" des villages de quatre *collazos*, puis à nouveau sept *collazos* avec les "dîmes" de leurs villages respectifs (MARGARITA CANTERA, *Santa María de Nájera...*, vol. II, n° 113, p. 859).

Ainsi, en 1210, Diego López et son épouse cédèrent "toute la dîme et les prémisses de toute l'*heredad* que nous travaillions, nous et nos successeurs, aussi bien les terres que les vignes, les jardins et les moulins".⁵³ Les donateurs firent préciser que la rente d'une telle propriété "provient des fruits de notre travail", de même qu'ils évoquèrent en 1214 "la vigne que nous avons planté nouvellement".⁵⁴ Il existait donc dans le patrimoine du magnat une réserve seigneuriale, probablement appelée *serna* —un terme employé à l'occasion— et constituée par l'ensemble des propriétés gérées directement par le magnat.⁵⁵

Diego López possédait également en propre des monastères et des églises, reliquats d'un temps antérieur à la réforme grégorienne.⁵⁶ Celle-ci n'avait atteint la Castille que tardivement, et demeurait encore très incomplète : le magnat pouvait toujours acquérir ce type de biens, comme il le fit par échange avant 1208, ou encore lors de la donation royale d'une *villa* en 1212, qui précisait que tous les monastères de l'*alfoz* passaient dans son patrimoine.⁵⁷ Il possédait également des institutions caritatives : il céda un hôpital en 1211.⁵⁸

L'importance des biens du magnat était cependant réduite par le partage égalitaire qui régissait les successions, car les premiers *mayorazgos* ne furent institués qu'à la fin du XIII^e siècle. Sous le règne d'Alphonse VIII, les parents devaient encore associer leurs enfants à tout transfert de propriété. Diego López fut ainsi présent avec ses frères et sœurs lors de toutes les donations de son père, puis, après la mort de celui-ci, il assista à celles de sa mère.⁵⁹ L'acte de 1174 montre que le partage des biens s'était opéré dès la mort du père : les cinq sœurs et les trois frères devaient chacun céder sa part de la propriété dont la comtesse Aldonza souhaitait se défaire. De manière symétrique, les enfants de Diego López assistèrent à ses donations à partir de 1207.⁶⁰ La présence des frères et sœurs, mais aussi, fréquemment, de parents plus éloignés lors des cessions de biens, indique que chaque pro-

53. Document original, AHN, Clergé, ch. 174, n° 9.

54. Ils cédaient *medietatem omnium decimarum de fructibus qui de labore nostro provenerint*, ainsi que *vineam* [...] *quam de novo plantavimus* (MARGARITA CANTERA, *Santa María de Nájera...*, vol. II, n° 113, p. 859).

55. La donation de 1207 concerne une *serna* (AGUSTÍN UBIETO, *Cartularios de Santo Domingo...*, n° 92, p. 77).

56. La liste des biens cédés par donation en 1198 commence par une église (AHN, Clergé, ch. 174, n° 8).

57. Le document de 1208 a été publié par JUAN DEL ÁLAMO (*Colección diplomática de Oña*, t. I, n° 373, p. 448), la donation de 1212 par JULIO GONZÁLEZ (*El reino de Castilla...*, t. III, n° 901, p. 577).

58. D'après une notice publiée par GHISLAIN BAURY, *Les religieuses en Castille...*, t. II, n° Ci-29m, p. 564.

59. Il assista ainsi aux donations du comte Lope de 1162 (AHN, Clergé, ch. 378, n° 7) et de 1168 (JULIÁN GARCÍA Y SÁINZ DE BARANDA, "Fuentes para la historia de Castilla. El monasterio de monjes bernardos de Santa María de Rioseco y su cartulario", *Boletín de la institución Fernán González*, 1961, 3^e trim., n° 156, p. 635-642, doc. 8), puis de la comtesse Aldonza, devenue veuve, en 1171 (GHISLAIN BAURY, *Les religieuses en Castille...*, t. II, n° Ci-11, p. 551), 1174 (ILDEFONSO M. RODRÍGUEZ DE LAMA, "Colección diplomática riojana", *Berceo*, Logroño, 1954, n° 6, p. 105), 1182 (FRANCISCO JAVIER GARCÍA, *Documentación de San Prudencio...*, n° 49, p. 59), 1195 (JUAN ANTONIO LLORENTE, *Noticias históricas...*, t. IV, n° 186, p. 338), et 1207 (JOSÉ MARÍA CANAL SÁNCHEZ-PAGÍN, "La casa de Haro en León y Castilla de 1150 a 1250. Cuestiones histórico-genealógicas en torno a cuatro nobles damas", *Archivos leoneses*, León, 1989, t. XLIII, n° 85-86, p. 97).

60. À trois reprises, en 1207 (AGUSTÍN UBIETO, *Cartularios de Santo Domingo de la Calzada*, n° 92, p. 77), 1210 (AHN, Clergé, ch. 174, n° 9) et 1214 (MARGARITA CANTERA, *Santa María de Nájera...*, vol. II, n° 113, p. 859).

priété avait été divisée en autant de lots (*divisas*) que d'héritiers directs. C'est pourquoi le magnat confirmait souvent les donations de sa sœur la reine Urraca, tandis que celle-ci assista pour sa part à deux donations octroyées par son frère, apportant même sa contribution à l'une d'entre elles.⁶¹ De même, le magnat s'associa en 1185 à la donation de son cousin germain Lope Sanz de Mena, en apportant sa *divisa* et celle de sa sœur María.⁶²

Tout concourt donc à indiquer que le patrimoine de Diego López ne constituait pas un élément décisif de son autorité locale, à laquelle il était plus vraisemblablement subordonné.

Le bienfaiteur, protecteur et conseiller des institutions locales

Le dernier aspect de la puissance locale du magnat était son importante capacité d'intervention auprès des institutions locales, qui lui permettait de contrôler, voire de diriger les actions de ces détenteurs de droits seigneuriaux. En tant que délégué du pouvoir royal, en particulier du pouvoir judiciaire, Diego López apportait sa caution aux actes qui se déroulaient en sa présence : c'est pourquoi il assistait fréquemment aux transferts de propriétés entre particuliers. Les centres monastiques, en particulier, semblaient rechercher tout spécialement sa participation qui représentait un gage de protection, ces institutions ayant parfois du mal à faire respecter leurs droits. Naturellement, les communautés religieuses dont les domaines concordaient avec les gouvernements de Diego étaient les principaux bénéficiaires. Ainsi les monastères d'Oña et de San Millán de la Cogolla, propriétaires de nombreuses terres en Bureba et en Rioja, le sollicitaient souvent. Le magnat arbitrait les conflits dans lesquels ces institutions se trouvaient impliquées, souvent en leur faveur. Dans les années 1190, il dut par exemple rappeler aux habitants de Miranda de Ebro et de Cellorigo, qui contestaient les limites de certaines propriétés du monastère de Bujedo de Campajares, que les bornes avaient été posées sur l'ordre d'Alphonse VIII et en sa présence.⁶³ Nous savons également qu'en 1207, il confia au juge de Nájera une enquête, dans la localité d'Alesanco, qui impliquait les communautés de Santa María de Nájera et de San Millán.⁶⁴

Homme le plus puissant de la région, Diego López était en outre tenu, de par l'idéal nobiliaire qui tendait à s'imposer, de redistribuer les richesses qui se concentraient entre ses mains. Il en fit surtout bénéficier les institutions religieuses — dont il pouvait espérer des contreparties spirituelles — mais pas nécessairement les plus importantes. Il privilégiait les communautés liées à sa famille : ses donations se concentrèrent au profit du monastère prémontré de Bujedo de Campajares (qu'avait fondé Sancha Díaz de Frías, une de ses parentes, en 1162) et de l'abbaye bénédictine de Santa María de Nájera (où étaient enterrés son père, Lope Díaz et la cousine germaine de celui-ci, María López), tandis qu'il boudait les prestigieuses

61. Diego López confirma la donation d'Urraca en 1194 (INOCENCIO CADIÑANOS BARDECI, *El monasterio de Santa María la Real de Vileña, su museo y cartulario*, Villarcayo, 1990, n° IV, p. 102) ; en 1198, Urraca participa à la donation de son frère (AHN, Clergé, ch. 169, n° 13) puis assista celle de 1210 (AHN, Clergé, ch. 174, n° 9).

62. Document publié par JUAN ANTONIO LLORENTE, *Noticias históricas...*, t. IV, n° 168, p. 294.

63. Document original datant de 1193-1196, AHN, Sceaux Royaux, c. 54, n° 8.

64. Document copié par LUIS DE SALÁZAR Y CASTRO dans le *Tumbo* de San Millán de la Cogolla (RAH, coll. 'Salázar', D-7, f° 158).

institutions de San Millán et d'Oña.⁶⁵ Mais le plus souvent, ses gestes étaient isolés, et le bénéficiaire était déterminé par la proximité des biens dont il entendait se défaire : ainsi les chanoines de Santo Domingo de la Calzada reçurent en 1207 une propriété à Leiva, et la cathédrale de Tolède obtint en 1211 la villa d'Alcubillete qu'il devait au roi.⁶⁶

Les donations étaient parfois ouvertement destinées à contrôler certains aspects de la vie des institutions. Diego avait ainsi acquis un droit de regard sur le fonctionnement de l'abbaye de Santa María de Najera. En 1214, c'est sur le conseil du magnat, qualifié pour l'occasion de *specialis amici nostri*, que le prieur de Najera renonça à une rente en faveur du roi. La même année, une liste d'acquisitions du monastère précisait en outre que la plupart avaient été réalisées *cum consilio dompni Didaci Lupi*, c'est-à-dire probablement avec son intervention.⁶⁷ Et dans sa dernière donation, le magnat intervenait dans la gestion du domaine monastique en affectant chaque rente à une fonction déterminée, l'infirmerie, les cuisines, un repas périodique pour les vieux moines, le vestiaire, et en exigeant que des comptes détaillés de leur utilisation lui soient transmis, ainsi qu'à ses descendants. Il menaçait même de transformer l'infirmerie monastique qu'il avait fondée en institution séculière en cas de mauvaise gestion.⁶⁸ L'autorité judiciaire se conjugua ainsi à la pratique du don pour faire de Diego le protecteur naturel des communautés religieuses, en contrepartie de l'exercice d'un certain pouvoir en leur sein.

L'assise régionale du magnat reposait donc en premier lieu sur ses *tenencias*, qui conditionnaient l'étendue de son patrimoine et de son aura protectrice. Or ces gouvernements dépendaient encore d'une nomination royale, et le rôle de Diego López à la cour demeurait en fin de compte l'élément déterminant de sa puissance locale, non l'inverse. Son succès politique lui permit ainsi de récupérer la zone contrôlée par son père et même à l'étendre. Le comportement de Diego illustre la volonté de la noblesse de s'émanciper du roi et de son emprise sur le territoire. Car c'est dans ce but que le magnat obtint d'Alphonse VIII la reconnaissance de droits éminents sur sa seigneurie de Biscaye, et parvint à transmettre à son fils ses gouvernements de Vieille Castille et d'Álava de son vivant. Après lui, la seigneurie de Biscaye allait d'ailleurs prendre une place croissante dans la fortune de son lignage, au point de devenir dès 1273 un *mayorazgo* par privilège royal, puis de représenter le principal enjeu des luttes aristocratiques du règne de Ferdinand IV. Et la carte des gouvernements de Diego demeura la base géographique du pouvoir des Haros pendant tout le XIII^e siècle.

65. Bujedo de Campajares, situé au cœur des domaines de Diego, près de Miranda de Ebro, bénéficia de quatre donations en 1185, 1195, 1198 et 1210 (JUAN ANTONIO LLORENTE, *Noticias históricas...*, t. IV, n° 168, p. 294 ; n° 186, p. 338 ; n° 190, p. 355 ; AHN, Clergé, ch. 174, n° 9), Santa María de Najera de trois en 1200, 1201 et 1214 (MARGARITA CANTERA, *Santa María de Najera...*, vol. II, n° 102, p. 838 ; n° 104, p. 842 ; n° 113, p. 859). En revanche, Oña ne reçut qu'une seule donation en 1198 (ISABEL OCEJA, *Documentación de Oña...*, vol. I, n° 85, p. 68), et San Millán aucune.

66. Documents publiés par AGUSTÍN UBIETO, *Cartularios de Santo Domingo...*, n° 92, p. 77 et par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. I, p. 307.

67. Document publié par MARGARITA CANTERA, *Santa María de Najera...*, vol. II, n° 112, p. 858 et n° 105, p. 843.

68. Document publié par MARGARITA CANTERA, *Santa María de Najera...*, vol. II, n° 113, p. 859.

2.3. Le précurseur des nouvelles manifestations de l'identité nobiliaire

Par sa place à la cour et par l'importance de son autorité locale, Diego López appartenait à la frange la plus élevée de l'aristocratie castillane, un groupe social qui connaissait vers 1200 des évolutions importantes. Lui-même joua un rôle décisif dans plusieurs de ces mutations, et pas seulement par ses innovations en matière de stratégie curiale et de patrimonialisation des gouvernements. Il se montra également un précurseur dans sa conception de l'organisation du groupe familial, son choix de signes extérieurs de noblesse, et son rapport à la religion.

Le chef de famille

À la différence des Laras, les Haros ne disposaient que d'un unique représentant à la cour : Diego López fut le seul membre de la famille à exercer une fonction politique majeure en Castille. Son autorité sur ses parents, et notamment sur ses frères, marquait le passage de l'organisation "horizontale" des groupes familiaux à un système "vertical", qui s'inscrivait, avec le système de transmission des fonctions curiales et gouvernementales à son fils aîné Lope (au détriment du cadet Pedro), dans une évolution vers la formation de lignages.

Dans les années 1180, Diego López concentra à tel point les honneurs dus à son groupe familial que ses frères et sœurs durent chercher fortune hors de leur royaume d'origine, dans le León, autour de l'héritage de leur mère Aldonza.⁶⁹ Rodrigo López rejoignit dès 1181 la cour de Ferdinand II, qui, l'année suivante, lui octroya, en le qualifiant de *vasallus meus et amicus*, une donation pour services rendus.⁷⁰ Il obtint même la charge de majordome en 1184, deux ans avant sa disparition. Il fut alors remplacé par son frère García, qui fut nommé porte-étendard. Leur sœur Urraca les avait suivis : en 1180, elle était déjà veuve d'un membre éminent de la cour léonaise, Nuño Menéndez ;⁷¹ puis elle devint la maîtresse du roi qui, en 1183, lui céda des biens *pro bono servitio quod mihi fecistis cum corpore, castellis et hominibus vestris*.⁷² En 1187, Ferdinand II, tout juste veuf, l'épousa, lui permettant de devenir reine de León ; leur fils Sancho Fernández, auparavant illégitime et exclu de la succession, devint alors un prétendant au trône potentiel. La position de force de sa famille en León détermina à ce moment Diego López à quitter le service d'Alphonse VIII : le premier document mentionnant l'union de Ferdinand II et d'Urraca López est aussi le premier qui attestait sa présence à la cour.⁷³ Et c'est donc la mise en œuvre d'une stratégie familiale "horizontale" qui explique le second exil de Diego. L'aîné, le chef de famille, avait suivi un mouvement impulsé par les cadets et les membres secondaires de son groupe.

Mais s'il croyait que l'avenir de sa famille allait se jouer dans ce royaume, il dut rapidement déchanter : dès le début de l'année 1188, la mort de Ferdinand II

69. La comtesse Aldonza a longtemps été prise pour la sœur de Fernando Rodríguez de Castro. JOSÉ MARÍA CANAL ("La casa de Haro...") a montré qu'elle était en fait d'origine léonaise, et possédait de nombreux biens autour de León même, ainsi qu'en Galice. Ajoutons qu'elle avait aussi hérité des terres dans les Cameros (actuelle Communauté Autonome de Rioja).

70. Document mentionné par JULIO GONZÁLEZ, *Regesta de Fernando II*, Madrid, CSIC, 1943, p. 483.

71. D'après un document publié par MARÍA AMPARO VALCARCE, *El dominio de la Real colegiata de S. Isidoro de León hasta 1189*, León, CSIC, 1985, n° 102, p. 176.

72. Document original, AHN, Clergé, ch. 1127, n° 16.

73. Document mentionné par JULIO GONZÁLEZ, *Regesta de Fernando II*, p. 513.

la mettait dans une situation délicate, puisqu'Alphonse IX avait de bonnes raisons de se méfier de sa belle-mère Urraca et de son demi-frère Sancho, rival possible. Diego López abandonna donc le León pour revenir définitivement à sa stratégie personnelle au service du roi de Castille. Et tandis que García demeurait à la cour d'Alphonse IX comme majordome, puis *tenente* de territoires variables jusqu'en 1192, la reine douairière Urraca s'efforçait de fomenter une guerre civile depuis ses domaines léonais, dans l'espoir d'obtenir la couronne pour son fils (ainsi le traité de paix de Tordehumos entre Castille et León précisait en 1194 que la reine Urraca López et ses fils devaient cesser pendant dix ans toute opération militaire contre Alphonse IX depuis leurs châteaux de León).⁷⁴ Diego s'était définitivement désolidarisé, politiquement parlant, du reste de son groupe familial. Celui-ci demeurait toutefois soudé sous l'égide de la mère de Diego, la comtesse Aldonza, qui s'était retirée chez les cisterciennes de Cañas, près de Nájera : c'est peut-être sur son initiative qu'Urraca renonça définitivement à toute prétention au León et s'établit en Bureba où elle fonda à son tour une communauté monastique dans les années 1200 et 1210. La présence de moniales à Vileña est d'ailleurs attestée pour la première fois en 1207 lors d'un acte de la comtesse Aldonza auquel assistaient tous ses enfants encore en vie, Diego, la reine Urraca, les comtesses Mencía et Stefania, Toda et Aldonza.⁷⁵ Après la mort de Diego, en 1214, Mencía le remplaça d'ailleurs comme exécuteur testamentaire d'Alphonse VIII.

Chef de famille, Diego López choisit avec soin les unions matrimoniales de sa famille. Il sélectionna pour sa part Toda Pérez de Azagra qui pouvait lui faire miroiter l'héritage de Pedro Rodríguez de Azagra, cette seigneurie indépendante d'Albarracín entre la Castille, l'Aragon et le califat almohade, qui se révéla cependant éphémère. Leur union n'est attestée qu'à partir de 1193.⁷⁶ Quant à ses filles, il les utilisa vers la fin de sa vie pour sceller une alliance avec les Laras par le mariage d'Urraca et de María avec les comtes Gonzalo et Alvaro Núñez de Lara.⁷⁷ Les deux familles avaient déjà cherché à se rapprocher, peut-être avant la mort du duc de Lope, par le mariage entre Mencía, la sœur de Diego, et le comte Nuño Pérez de Lara.⁷⁸ En revanche, l'alliance avec les seigneurs de Cameros, matérialisée par l'union entre une autre fille de Diego, Aldonza, et Rodrigo Díaz des Cameros, ne fut sans doute pas conclue du vivant du magnat : elle n'est pas attestée avant 1221.⁷⁹

74. Document publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 622, p. 105.

75. Document publié par JOSÉ MARÍA CANAL "La casa de Haro...", p. 97.

76. Le document de 1193 est publié par ILDEFONSO RODRÍGUEZ, *Colección diplomática de la Rioja...*, t. III, n° 332, p. 116. Nous rejetons l'hypothèse d'un premier mariage avec María Manriquez de Lara, fille du comte Manrique, qui n'est mentionné qu'à partir du XIV^e siècle ; GREGORIO DE BALPARDA Y LAS HERRERÍAS (*Historia crítica de Vizcaya y de sus fueros*, Mayli, Bilbao, 1934 (1^{re} édition 1924), t. II, liv. 3, p. 395) l'étayait avec un document non référencé qui paraît suspect : d'une part, sa double datation bute sur une contradiction (l'acte est daté de l'Ère 1230, c'est-à-dire de 1192, mais aussi de "l'année de la mort du roi Ferdinand de León", qui remontait à 1188), et d'autre part, Diego López y est affublé d'un *apellido* tout à fait inédit, "Diego de Fenar". En outre, s'il avait été marié à une Lara, il n'aurait pu choisir pour gendre d'autres membres de cette famille sans transgresser les interdits de l'Église sur les degrés de parenté.

77. Cette double union est attestée par l'ultime donation de Diego López en 1214, à laquelle assistèrent ses deux filles et ses deux gendres (MARGARITA CANTERA, *Santa María de Nájera...*, vol. II, n° 113, p. 859).

78. D'après JOSÉ MARÍA CANAL "La casa de Haro..."

79. Document publié par ILDEFONSO RODRÍGUEZ, *Colección diplomática de la Rioja...*, t. IV, n° 55, p. 63.

L'inventeur de l'apellido et des armoiries

Diego López dota également sa famille de deux éléments appelés à jouer un rôle fondamental dans l'identité nobiliaire : le nom de famille et les armoiries.

Son grand-père homonyme, Diego López I^{er} (av. 1093-1124), passe à tort pour le premier personnage à porter le surnom Haro. La confusion, introduite par des généalogistes aussi sérieux que Luis de Salázar y Castro, se doit au fait que cet ancêtre avait été seigneur de Haro, et que le château avait été le théâtre de hauts faits d'armes : il y avait soutenu sans succès deux sièges en 1116 et en 1124 contre Alphonse I^{er} le Batailleur, au nom de sa fidélité à la reine Urraca de Castille. De plus, un document royal de 1117 le désignait comme "Diego López de Haro".⁸⁰ En réalité, le texte pose un problème de lecture inhabituel : ce nom figure dans une liste de plusieurs personnages de rang équivalent, dont le scribe n'avait précisé qu'une seule fois la fonction de "seigneur". Elle était sous-entendue pour les autres, et il faut donc lire "Diego López, [seigneur] de Haro". De fait, cette occurrence est unique, et son fils, le comte Lope Díaz I^{er}, n'utilisa jamais l'*apellido* Haro. C'est donc à Diego López II que revient l'honneur de l'avoir inventé. Il l'employa avant tout à la cour, semble-t-il : c'est en effet la chancellerie royale qui en offre le premier témoignage, isolé, en 1184.⁸¹ Elle l'utilisa épisodiquement jusqu'en 1189, puis systématiquement. Les documents particuliers mentionnèrent cet *apellido* plus tardivement, à partir de 1191.⁸² Cet attribut avait donc été créé pour la cour. Et le choix de Haro comme château éponyme de la dynastie était sans doute plus lié à la vie de Diego qu'à la mémoire de son grand-père : nous avons vu qu'en 1175, Alphonse VIII l'avait privé de ce gouvernement, et ce *renombre* pouvait servir à rappeler les résistances que Diego avait dû surmonter à la cour au début de sa vie active. De cette manière, il affirmait la place de sa famille parmi les trois plus grandes maisons de Castille, puisque seuls les Castros et les Laras disposaient au préalable d'un *apellido*.

Diego López fut également l'inventeur du célèbre symbole héraldique des Haros, les loups. Son père ne possédait pas de sceau, comme en témoignent les documents. Or Diego en utilisa un dès les années 1190, dans le premier acte qu'il fit personnellement rédiger, entre 1193 et 1196 ; mais son aspect reste inconnu.⁸³ Un notaire du début du XIV^e siècle a laissé en revanche une description précise de celui qu'il employa en 1198 : une face représentait un chevalier en armes et à cheval, l'autre un loup emportant un agneau dans sa gueule.⁸⁴ Il s'agissait d'un double symbole, personnel et dynastique : l'individu, le chevalier, devenant sur cet objet la face apparente du lignage, représenté au revers par le loup, l'élément destiné à être transmis au successeur. D'autant que l'animal portait le même nom, *lupus*, que le père de Diego, le comte Lope, *Lopus*. Au moyen de ces symboles, le magnat développait sa vision lignagère de la famille. Le loup unique devint d'ailleurs double en 1214, date à laquelle Diego employa un sceau qu'a décrit Luis de Salázar y Castro.⁸⁵

80. Document publié par MARGARITA CANTERA, *Santa María de Nájera...*, vol. II, n° 32, p. 713.

81. Document publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. II, n° 420, p. 725.

82. Document publié par MARÍA LUISA LEDESMA, *Cartulario de San Millán...*, n° 464, p. 359.

83. Document original de l'AHN, Sceaux royaux, c. 54, n° 8.

84. Document original de l'AHN, Clergé, ch. 174, n° 8, (il s'agit d'une copie notariale de 1311).

85. Dans un manuscrit de la RAH, coll. 'Salázar', D-9, p. 4.4 r°.

S'agissait-il d'escamoter le lignage derrière l'individu, en utilisant comme symbole héraldique l'équivalent phonétique de son patronyme (le pluriel latin *lupi*, "les loups", étant identique au génitif singulier *Lupi*, "López") ? Il faut sans doute préférer une explication plus conforme au renforcement de la conscience dynastique déjà mis en évidence chez Diego : l'autre loup désignerait alors son héritier, Lope Díaz II, le second *Lupus*. Curieusement, Toda Pérez de Azagra posséda également un sceau, qu'elle fit peut-être fabriquer après la mort de son époux, puisque le seul usage attesté date de 1215. La légende la qualifiait de "*femme de Diego de Haro*", et omettait son *nomen paternum*.⁸⁶ Les deux loups occupaient une face : Toda avait peut-être alors remplacé son défunt mari comme chef du groupe familial. L'autre face, comme dans le sceau de Diego de 1198, comportait une représentation plus personnelle, en l'occurrence une silhouette féminine.

L'invention d'un *apellido* et des armoiries illustre ainsi le tournant dynastique qui se produisit dans la famille Haro sous le règne d'Alphonse VIII. Car ces deux éléments furent en effet transmis par le magnat à son héritier Lope Díaz II, et à lui seul, après sa mort. Mais dès 1236, le fils cadet de Lope, Alfonso, reçut en même temps que son frère aîné l'*apellido* Haro, sur l'intervention du roi : le chef de lignage perdait ainsi l'exclusivité de cet attribut, dont l'usage allait se généraliser à l'intérieur de la famille, de même que les armoiries.

Le guerrier de Dieu

Diego López se distinguait enfin de ses ancêtres sur un plan militaire et religieux : alors que son père et son grand-père s'étaient illustrés dans les conflits opposant la Castille à d'autres royaumes chrétiens, il eut pour sa part l'occasion de participer à des opérations militaires contre les musulmans d'al-Andalus. Le règne d'Alphonse VIII fut en effet marqué par une reprise de l'offensive castillane, en réponse à la poussée des Almohades du milieu du XII^e siècle, et par deux grandes batailles, Alarcos en 1195 et Las Navas de Tolosa en 1212, une défaite et une victoire. Grâce à sa contribution à cette guerre sainte, ou du moins à ce combat sacré, le magnat put cultiver l'image du guerrier de Dieu.

Diego López alla même jusqu'à prononcer, à une date indéterminée, le vœu de croisade, dont étaient pourtant dispensés les chrétiens de la Péninsule ibérique : depuis la bulle de Pascal II en 1102, ils bénéficiaient du statut de croisés du moment qu'ils combattaient les musulmans sur leurs frontières. La défaite d'Alarcos, qui mit la Castille à la merci des armées andalouses et maghrébines, mais également navarraises ou léonaises, lui fit probablement comprendre qu'il ne pourrait pas abandonner son royaume. En 1196, il se fit donc relever de son vœu par le pape Célestin III.⁸⁷ L'évêque de Pampelune, García, ancien évêque de Calahorra —un diocèse qui épousait les contours des gouvernements de Diego dans l'actuelle Rioja et le Pays Basque— était intervenu en sa faveur à la curie. Abandonnant l'idéal chrétien "transnational" de croisade, il fixa ainsi des limites "nationales" à son rôle de guerrier de Dieu.

86. Document publié par ILDEFONSO RODRÍGUEZ, *Colección diplomática de la Rioja...*, t. III, n° 465, p. 240; le sceau est décrit et même dessiné par LUIS DE SALÁZAR Y CASTRO, RAH, coll. 'Salázar', D-9, f° 4.4 v°.

87. Document publié par ILDEFONSO RODRÍGUEZ, *Colección diplomática de la Rioja...*, t. III, n° 367, p. 147.

Par ailleurs, Diego López se montra soucieux de la morale —chrétienne, bien entendu— dans le déroulement des opérations militaires, et en particulier dans sa propre conduite. En 1198, il accorda trois donations en une seule année à des institutions religieuses, une concentration inhabituelle. Ses gestes constituaient à la fois un aveu et une expiation : le texte de sa donation aux prémontrés de Bujedo de Campajares, qui lui donnait la parole, expliquait l'acte *pro criminum meorum absolutione*.⁸⁸ En ces années d'intense activité militaire en Castille, il est probable que ces crimes à racheter étaient en rapport avec la guerre. Il offrit également à l'occasion des biens destinés à servir au combat contre l'infidèle : ainsi, en 1211, il fit donation d'un hôpital proche de Haro (tout un symbole) à l'ordre des Hospitaliers.⁸⁹

Grâce à la victoire de Las Navas de Tolosa, Diego López était devenu, à la fin de sa vie, un chef de guerre dont la réputation s'étendait à tout le monde latin. Il avait en effet commandé l'un des trois corps de l'armée chrétienne. Et dans le récit de l'événement qu'écrivit Berenguela, fille d'Alphonse VIII et épouse d'Alphonse IX de León, à sa sœur Blanche, reine de France et future mère de saint Louis, Diego était le seul personnage cité à ne pas être de sang royal.⁹⁰ Le prestige du guerrier de Dieu rejaillit sur son fils Lope Díaz II, qui avait également participé à cette bataille, si l'on en croit les chroniqueurs. Les Haros du premier XIII^e siècle poursuivirent d'ailleurs le combat contre les musulmans, grâce à la conjoncture favorable : Lope Díaz II joua un rôle important lors de la prise de Baeza dans les années 1226-1228, Diego López III dans la prise de Cordoue en 1236, puis dans celle de Séville en 1248. Mais il n'en retirèrent pas un prestige équivalent à celui de Diego López II, car ces succès ne firent que confirmer le caractère décisif, dans le processus de *Reconquista*, de la bataille de 1212.

La famille Haro connut ainsi sous le règne d'Alphonse VIII d'importantes mutations qui se devaient aux initiatives de Diego López. Le rôle de chef de famille semblait désormais exclusivement dévolu au fils aîné, et les nouvelles manifestations de l'identité nobiliaire, l'*apellido* et les armoiries, étaient réservées à cet unique successeur. Cette hérédité lui permettait également de se prévaloir de l'aura religieuse acquise par Diego au cours des combats contre les musulmans. Certaines évolutions répondaient au besoin de rattraper les groupes aristocratiques dominants, déjà pourvus d'un *apellido*, peut-être également d'armoiries. Dans d'autres domaines, les orientations de Diego étaient plus originales : il fut le seul croisé du royaume de Castille à cette époque, et les Haros furent les seuls à parler d'une seule voix, celle du chef de famille. Deux éléments qui allaient devenir au XIII^e siècle des composantes essentielles de l'identité nobiliaire.

Diego López fut, par son rôle à la cour, au plan local, et dans la construction de l'identité lignagère, l'artisan de l'ascension des Haros : sous son impulsion, ils rejoignirent les Laras et les Castros au sommet de l'aristocratie castillane. Le règne d'Alphonse VIII marquait une étape importante dans l'évolution vers l'intangibilité des gouvernements, mais aussi dans la constitution des lignages : l'aristocratie devenait noblesse, la noblesse se structurait verticalement, et Diego prit activement

88. Document original de l'AHN, Clergé, ch. 174, n° 8.

89. D'après une mention documentaire d'époque moderne publiée par GHISLAIN BAURY, *Les religieuses en Castille...*, t. II, n° Ci-29m, p. 564.

90. D'après la lettre sans date publiée par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 898, p. 572.

part à ces évolutions. Ses héritiers ne s’y trompèrent pas, en s’en tenant aux stratégies qui lui avaient valu un tel succès —en particulier la pratique volontaire de l’exil comme moyen de pression sur la monarchie—, et ils ne perdirent jamais le souvenir de cet ancêtre fondateur. De leur côté, les successeurs d’Alphonse VIII se remémoraient ce précédent avec amertume.

3. MÉMOIRE ROSE ET MÉMOIRE NOIRE DE DIEGO LÓPEZ AU XIII^E SIÈCLE

Après la mort de Diego López, en 1214, commença la construction de sa mémoire. Les contemporains allaient émettre plus librement, en fonction de leurs affinités et de leurs intérêts, un jugement *a posteriori* sur les actions du magnat, contribuant à déformer progressivement la réalité historique. Cette évolution s’observe dans une grande variété de sources, les chartes, bien sûr, mais aussi dans les documents juridiques, et surtout dans les œuvres littéraires, les plus riches. Elle se poursuivit tout au long du XIII^e siècle, au rythme des affrontements entre la monarchie et l’aristocratie, et ne prit fin qu’avec la mort du dernier des “grands Haros”, Diego López V, en 1310, qui mit fin à l’utilisation directe de la mémoire du magnat. Elle conduisit à l’élaboration de deux perceptions opposées du magnat.

3.1. Le mécène généreux : de l’image à la mémoire

Un *ricohombre* se trouvait dans l’obligation morale de redistribuer sa richesse, et, de son vivant, Diego López n’y avait pas manqué. Ces gestes adressés à des institutions religieuses ou à des laïcs avaient contribué de manière positive à l’élaboration de son image chez ses contemporains, mais surtout, après sa mort, à la construction de sa mémoire.

Les prières éternelles des institutions religieuses, une mémoire achetée

Les donations aux communautés monastiques constituaient, nous l’avons vu, un moyen pour le *tenente* d’affirmer son pouvoir sur les institutions locales tout autant qu’une preuve de piété ordinaire. Elles pouvaient également mettre en évidence une réflexion sur la mort et sur la manière dont le monde des vivants pourrait lui venir en aide dans l’au-delà. Force est de constater que Diego López multiplia en effet les dons religieux vers la fin de sa vie. Si l’on met à part deux actes de 1174 et de 1185 dans lesquels il n’avait fait qu’apporter une contribution, par solidarité familiale, à un geste de sa mère ou de son cousin, il ne prit de lui-même des initiatives similaires qu’à partir de 1198, après trente-six années de vie active.⁹¹ Ses véritables donations se concentrèrent ainsi pendant ses seize dernières années, et la plus importante d’entre elles, qui ressemble fort à une donation testamentaire, fut aussi la dernière.⁹²

En 1198, le magnat requit aussi pour la première fois une contrepartie : la communauté d’Oña se vit alors dans l’obligation contractuelle de faire dire des messes

91. D’après les documents publiés par ILDEFONSO RODRÍGUEZ, “Colección diplomática riojana” , n° 6, p. 105, et JUAN ANTONIO LLORENTE, *Noticias históricas...*, t. IV, n° 168, p. 294.

92. Il s’agit de la donation de 1214 à Santa María de Nájera publiée par MARGARITA CANTERA, *Santa María de Nájera...*, vol. II, n° 113, p. 859.

en son nom.⁹³ Diego López n'exigea rien de semblable dans ses trois donations des années 1200-1207, mais réintroduisit cette clause en 1210, à l'approche de la mort. Les terres qu'il céda cette année-là avec son épouse aux prémontrés de Bujedo de Campajares devaient servir à l'entretien d'un chapelain et d'un *scolar*, voués à dire une messe quotidienne dans une église voisine ; en outre, la communauté s'engageait à célébrer dans le futur les anniversaires des deux personnages, c'est-à-dire à tenir un office particulier, chaque année ("jusqu'à la fin des temps", précisait-on parfois), le jour de leur décès.⁹⁴ C'est tout le paradoxe de ce type d'actes : dans la mesure où le don était au moins en partie annulé par les charges qu'impliquaient les exigences des donateurs (en l'occurrence le salaire d'un prêtre et d'un clerc), peut-on affirmer que la donation était véritablement avantageuse pour la communauté ? Si ce n'était pas le cas, en quoi profitait-elle aux donateurs ? Diego López usa sans doute de son autorité locale pour imposer aux communautés l'acceptation de ses conditions. Il y trouvait un réconfort, à l'approche de la mort : les messes présentes, les prières *post mortem* lui promettaient une amélioration de sa situation au Ciel, à un moment où la croyance dans le Purgatoire, apparue vers le milieu du XII^e siècle, était en train de se généraliser.⁹⁵ Et l'opération s'apparentait en fin de compte à l'achat d'un service spirituel.

Curieusement, les bénédictins de Santa María de Nájera, dont Diego López était très proche, ne furent pas sollicités en ce sens de son vivant. Mais sa veuve Toda Pérez, leur imposa en 1215 la célébration d'un anniversaire pour elle et pour son époux.⁹⁶ Par ce geste, elle le hissait au même rang posthume que les souverains, puisqu'elle précisait que l'office devait être célébré *sicut pro regibus*, "de la même manière que pour les rois". L'évolution vaut la peine d'être remarquée : l'anniversaire ne servait plus seulement à venir en aide au défunt, mais également à modifier son image parmi les vivants, c'est-à-dire sa mémoire ; en l'occurrence, les témoins de la gloire du magnat étaient non seulement les moines, mais aussi tous les habitants qui assistaient à la messe abbatiale, c'est-à-dire vraisemblablement l'ensemble de la population de Nájera. Et cette mémoire s'annonçait durable : l'obligation était perpétuelle, et les monastères n'avaient pas l'habitude de passer outre ; de fait, au XVIII^e siècle, les bénédictins célébraient encore, le jour de la Saint-Luc (le 18 octobre), l'anniversaire "très solennel" de Diego, précisant qu'il lui était dû de par sa qualité de "grand bienfaiteur" de l'institution.⁹⁷

Mais Diego López ne limita pas ces requêtes aux institutions situées dans ses fiefs, et donc n'usa pas systématiquement de son autorité locale pour forcer la main à ses interlocuteurs. Il se fit ainsi dire des messes à la cathédrale de Léon, dans la ville qui avait été le théâtre d'étapes importantes de sa vie.⁹⁸ Et la cathédrale de Tolède, également bénéficiaire d'une donation, conserva sa mémoire d'une autre manière : un texte de 1338 indiquait que les chanoines devaient faire

93. La notice d'époque moderne qui résume cet acte ne fournit pas d'autres précisions (ISABEL OCEJA, *Documentación de Oña...*, vol. I, n° 85, p. 68).

94. D'après le document original de l'AHN, Clergé, ch. 174, n° 9.

95. Voir à ce propos JACQUES LE GOFF, *La naissance du purgatoire*, Paris, Gallimard, 1981, 509 p., coll. 'Bibliothèque des Histoires'.

96. Texte publié par MARGARITA CANTERA, *Santa María de Nájera...*, vol. II, n° 114, p. 866.

97. D'après l'obituaire de l'abbaye daté de 1766, conservé à l'AHN, Clergé, livre 5806, p. 76.

98. D'après JULIO GONZÁLEZ, *Reinado y diplomas de Fernando III*, Madrid, CSIC, 1980, t. I, p. 36.

brûler à perpétuité en sa mémoire un cierge de grandes dimensions devant une statue de la Vierge.⁹⁹ Une chronique du XV^e siècle rappelait cette obligation en précisant que le magnat avait contribué à l'édification de la seconde nef (peut-être par sa donation de 1211, intervenue à une époque où l'archevêque Rodrigo Jiménez de Rada faisait construire la cathédrale).¹⁰⁰ Mais dans les deux cas, nous ignorons s'il s'agissait d'une exigence du magnat, comme il serait logique, ou bien si le chapitre, voire le prélat, avait spontanément décidé d'exprimer sa reconnaissance de cette manière. Quoi qu'il en soit, les donations de Diego eurent pour effet la fondation de conservatoires de sa mémoire. En témoignaient les mots employés par le scribe de Tolède en 1338 ("Hparmi les magnats, on l'appelait le Bon par antonomase"), et surtout sa statue, placée dans cette cathédrale avant la fin du XV^e siècle, un orant qui le représentait avec un étendard à ses côtés.¹⁰¹

Par un processus similaire, les obituaires des institutions religieuses, qui enregistraient le décès des personnes jugées importantes de manière à en célébrer la mémoire au jour anniversaire, contribuèrent également à la gloire posthume de Diego López. Le magnat figurait ainsi à la date du 16 septembre dans ceux des cathédrales de Calahorra et de Burgos, dont les diocèses correspondaient à ses territoires, et le second lui accordait même le qualificatif de *bonae memoriae* qu'elle utilisait également pour Alphonse VIII.¹⁰² Les moines cisterciens de Herrera, qui vivaient près de Cellorigo (une *tenencia* de Diego), avaient également relevé sa disparition et le qualifiaient d'*illustris memoriae*, ce qui le plaçait derrière Alphonse VIII ("*illustrissime memoriae*") dans leur hiérarchie de la mémoire.¹⁰³

Ainsi Diego López, en patronnant certaines institutions religieuses pour des motifs d'abord spirituels, déclencha un processus qui mena à une exaltation de sa mémoire après sa mort. Le "grand bienfaiteur" en était probablement conscient, et cela constituait peut-être un objectif secondaire de ses donations.

Les louanges des troubadours, produit d'un mécénat laïque

Diego López chercha également à imposer une image flatteuse de lui-même en utilisant les troubadours. Le règne d'Alphonse VIII fut en effet marqué, après 1170 et le mariage du souverain avec Aliénor, la fille de Henri II d'Angleterre et d'Aliénor d'Aquitaine, par un retour en force de la poésie occitane en Castille.¹⁰⁴ Mais les conditions du mécénat restent très mal documentées, puisqu'il s'agissait

99. Ce texte nous est parvenu grâce à une copie de LUIS DE SALÁZAR Y CASTRO, tirée de ce qu'il appelait les "constitutions de Tolède" (RAH, coll. 'Salázar', D-9, p. 4.9). Il mentionne la donation de boutiques au lieu-dit Figulos, qui ne correspond pas à la seule donation connue de Diego López à la cathédrale (celle de la villa d'Alcubillete en 1211) : l'authenticité de ce texte n'est donc pas tout à fait acquise.

100. D'après le manuscrit de la *Biblioteca Nacional de Madrid* (désormais référencée BNM), ms. 7569, f° XI v°.

101. Voir Planche 2.

102. AGUSTÍN UBIETO, *Un obituario calahorrano del siglo XV*, IER, Logroño, 1976, p. 64 ; LUCIANO SERRANO, *El obispado de Burgos y Castilla primitiva desde el siglo V al XIII*, Madrid, 1935, t. III, p. 388.

103. D'après une règle de saint Benoît ayant appartenu au monastère, BNM, ms. 11537, dernier feuillet, sans date.

104. D'après RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL, *Poesía juglaresca y juglares. Aspectos de la historia literaria y cultural de España*, Madrid, 1924, p. 147-185.



Planche 2. la statue de Diego López à Tolède. La présence de cet orant dans la cathédrale de Tolède fut mentionnée pour la première fois à la fin du XV^e siècle. La statuette de pierre polychrome porte la légende "Diego Lopez seigneur de Biscaye", et représente le magnat avec l'étendard castillan reposant à son côté droit, qui rappelle la charge d'alférez. elle est accompagnée d'un écusson aux deux loups. Photographie extraite de Gregorio de Balparada, *Historia crítica de Vizcaya...*, t. II, p. 431.

d'une culture avant tout orale dont peu d'œuvres ont subsisté.

Diego López connaissait le caractère itinérant des troubadours, et savait qu'ils chantaient leurs poèmes dans tout l'Occident latin. Il accueillit ainsi auprès de lui le Toulousain Pierre Vidal, qui avait voyagé à la fin du XII^e siècle de l'Aragon à l'Italie, puis s'était rendu en Hongrie avant de retourner en Espagne, et ce n'est qu'après ces voyages qu'il entra à son service. Diego n'ignorait pas non plus la propension de ces poètes de cour à encenser leurs protecteurs, et il aspirait vraisemblablement à être cité dans leurs œuvres. Car Pierre Vidal lui consacra une strophe entière sur les sept que comptait le poème *Car' amiga dols'e franca*, composé vers 1198-1204. L'auteur y exprimait la douleur qu'il y avait à se séparer d'un mécène tel que Diego en des termes quelque peu burlesques : un si grand malheur pouvait, selon lui, conduire la victime à souhaiter "se faire enterer vivant dans les latrines, en moins de temps qu'il n'en fallait à une paysanne aussi mal élevée qu'une prostituée pour vider une table bien fournie"¹⁰⁵.

Grâce à Pierre Vidal et ses pairs, Diego López s'était non seulement construit de son vivant une réputation de mécène, mais il avait également obtenu d'être loué pour sa valeur militaire. Ainsi Raymond Vidal de Bezaudun (ou Besalú), dans son poème *Abrils issi'e mais intrava*, probablement composé vers 1213, donc après la bataille de Las Navas de Tolosa, le mentionnait en deuxième position parmi cinq personnalités castillanes dont il soulignait le rôle dans la culture courtoise. Il figurait

105. *Qui d'En Diego s'arranca, / Non a mestier mas que's pona / O qu'om tot viu lo rebona / En privada pozaranca, / A lei de chica vilana / Recrezen, cor de putana, / Si tot'al taulat se lansa / Ni's ponha d'emplir sa pansa.* MARTÍN DE RIQUER (*Los trovadores. Historia literaria y textos*, Barcelone, Planeta, 1975, t. II, p. 909-910) préfère, peut-être par pudeur, traduire *privada pozaranca* "puits noir" plutôt que "latrines".

derrière Alphonse VIII, mais devant "Guidrefe de Gamberes" (Rodrigo Díaz des Cameros ?), le comte Fernando "le Courtois" et son frère (Fernando et Alvaro Núñez, les frères Lara ?). Et surtout, il était le seul d'entre eux à être qualifié de "preux", le roi de Castille n'étant distingué que comme "donateur".¹⁰⁶

La mort de Diego López ne tarit pas la verve louangeuse des troubadours, en tout cas de ceux qui l'avaient connu, au contraire : son rôle de mécène laïque avait largement contribué à la construction positive de sa mémoire. En témoigne Aimeric de Peguilhan, qui, dans une œuvre qui fut célèbre, *En aquelh temps*, chantait entre 1214 et 1220 une complainte de la culture occitane, dont il feignait d'observer le déclin du fait de la disparition simultanée de plusieurs personnages clés. Dans sa liste d'illustres défunts, le magnat castillan côtoyait Alphonse VIII, le fils de ce dernier l'infant Fernando (mort en 1211), Pierre II d'Aragon (mort en 1213), le marquis d'Este Azzo VI (mort en 1212) et même... Saladin (mort en 1193, si c'est bien lui que l'auteur appelle *Saladós*). Une nouvelle fois, un troubadour mettait en exergue la valeur militaire de Diego, qualifié pour l'occasion de "sage et preux".¹⁰⁷

Diego López, en prenant activement part à la promotion de la culture courtoise en Castille, devint l'un des principaux mécènes du royaume, et fut loué dans tout l'Occident par ces troubadours qui chantaient sa gloire militaire. Les avait-il uniquement entretenus en vue de sa gloire *post mortem* ? Certainement pas, mais, comme les institutions religieuses, les troubadours allaient logiquement exalter la mémoire de celui qui leur avait accordé ses largesses. Les deux contribuèrent ainsi à répandre, les uns dans leur région, les autres dans tout le monde latin, une version favorable des actions du magnat, une mémoire rose, produit de la générosité dont il avait fait preuve de son vivant.

3.2. Une mémoire immédiate controversée (1216-v. 1250)

La mémoire rose de Diego López subit cependant, très rapidement, des attaques de nature politique, qui trouvèrent un écho dans les chroniques, puis dans les textes juridiques.

Un seigneur injuste ? L'attaque de la régence des Laras (1216)

Après la mort d'Alphonse VIII, les Laras ne tardèrent pas à s'emparer de la tutelle de Henri I^{er}, et donc du pouvoir en Castille. Jusqu'à la mort accidentelle de l'enfant-roi en 1217, Lope Díaz II fit figure de principal contrepoids politique, avec le soutien probable d'Alphonse IX de León. Cette situation explique pourquoi la première attaque de la mémoire de Diego López se produisit en 1216 à la cour castillane.

Peu après la disparition de sa veuve Toda Pérez, en mars 1216, la chancellerie royale qualifiait encore Diego López de *commendabilis memoriae* lors de

106. *Li un vevian d'otra. l port / E li autre d'Espanha say. / Aquí trovavon cuend'e gay / E donador lo rey n'Amfos. / E.n Diego que tan fo pros. / E Guidrefe de Gamberes. / E.l comte Ferran lo cortes / E sos fraires tan ben apres / Qu'ieu no.n poiria dir lo cart.* D'après CARLOS ALVAR EZQUERRA, *Textos trovadorescos sobre España y Portugal*, Barcelone, Planeta, 1978, p. 258-259.

107. *En aquelh temps que. l reys mori N'Amfos. / E sos belhs filhs qu'era plazens e bos. / E.l reys Peire de cui fon Araguos. / E.N Dieguos qu'era savis e pros. / E.l marques d'Est e.l valens Salados. / Ladonc cugei que fos mortz Pretz e Dos. / Si q'ieu fui pres de laissar mas chansos ; / Mas ar los vey restauratz ambedos.* MARTÍN DE RIQUER *Los trovadores...*, t. II, p. 974-975.

la confirmation d'une donation qu'il avait accordée à Santa María de Nájera.¹⁰⁸ Mais dès juin, le ton avait radicalement changé. Dans un privilège qui exemptait les habitants d'un faubourg de Logroño d'un tribut de deux sous par feu institué par Diego, il était précisé que le magnat avait perçu cet impôt "à tort et sans droit et au détriment de son âme", par la force, et à l'encontre de la coutume.¹⁰⁹ Les Laras, à travers la monarchie, attaquaient ainsi la mémoire de Diego au plan local, mais aussi à la cour où l'on délibérait avant de réaliser un acte. Une mémoire noire, celle du mauvais seigneur, apparaissait pour la première fois au grand jour.

C'est le seul témoignage connu de cette offensive de propagande des Laras contre les Haros contre la mémoire de Diego López. Elle se poursuit sans doute à la cour jusqu'à la mort d'Henri I^{er}, après quoi elle fut peut-être prolongée par les Laras dans le cadre de leur lutte désormais externe contre la monarchie. Quoi qu'il en soit, elle était appelée à connaître une importante postérité.

Les jugements contrastés des chroniqueurs (v. 1224- v. 1242)

Deux contemporains de Diego López écrivirent, pendant le premier XIII^e siècle, les chroniques qui constituent encore aujourd'hui les principales sources littéraires du règne d'Alphonse VIII.¹¹⁰ Leurs témoignages permettent de reconstituer les images du magnat, celles que ces auteurs s'étaient faites ou plutôt celles qu'ils souhaitaient imposer à leurs lecteurs. Et les deux visions n'étaient pas concordantes, loin s'en faut.

Juan, l'évêque d'Osma, avait composé la partie de la *Chronique latine de Castille* qui concernait le règne d'Alphonse VIII entre 1224 et 1226, c'est-à-dire à une époque où Lope Díaz II de Haro était devenu, grâce à la faveur du roi Ferdinand III, le plus important personnage de la cour castillane. C'est peut-être la raison pour laquelle il faisait toujours apparaître Diego López sous un jour favorable. Dans son récit de la bataille d'Alarcos, il rapportait ainsi que le porte-étendard royal s'était replié dans le château d'Alarcos, où il avait soutenu un siège de plusieurs jours, au terme desquels il était parvenu à obtenir une libre sortie en échange de sa reddition et de la remise d'otages.¹¹¹ Le ton de ces deux phrases laisse à penser que l'auteur voyait en lui dans ces circonstances, non le vaincu, mais le courageux défenseur de l'arrière-garde, une sorte de Roland chanceux, qu'il qualifiait d'ailleurs de "noble vassal du roi" et de qui il précisait que "Dieu l'avait épargné car il lui réservait une joie [ultérieure]". Car il insistait ensuite sur son rôle militaire défensif dans les années noires qui suivirent : il lui attribuait notamment le mérite d'une résistance victorieuse face à une incursion almohade, en 1197 ou en

108. Document publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 999, p. 719.

109. *Ad tortum et sine directo et in detrimento anime sue... quia istud forcía fuit quam dompnus Didacus illis fecit... cum non debeant per suum forum pectare...* Document publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 1001, p. 723.

110. Nous excluons Lucas de Tuy : il n'est pas certain que cet évêque ait connu Diego López, et sa chronique, composée à la fin des années 1230, est centrée sur le royaume de León. Il ne fait allusion au magnat que dans son récit de la bataille de Las Navas de Tolosa.

111. *Didacus Lupi de Vizcaya, nobilis vasallus eius [se] recepit in castro de Alarcos, ubi obsessus fuit a Mauris, sed per gratiam Dei qui eum ad gaudia reservabat, datis quibusdam obsidivus, evasit ; et secutus regem, post aliquantos dies, Toletum advenit.* D'après LUIS CHARLO, "Chronica latina regum Castellae", ch. XIII, p. 46-47.

1198, dans le château de Madrid.¹¹² Par ailleurs, il ne mentionnait pas les départs en exil de Diego López, mais indiquait son retour en 1206. Et il ne manquait pas de relever la présence du magnat aux côtés du souverain pendant les dernières années du règne, en soulignant son commandement à la bataille de Las Navas de Tolosa.

Juan de Osma poursuivait son éloge de Diego López par le récit d'une dernière action d'éclat : après la victoire de 1212 sur les Almohades, Alphonse VIII avait prêté les services du magnat et de son armée privée à Alphonse IX de León ; il s'agissait d'une mission de confiance, la présence du magnat devant contraindre les Léonais à respecter leur promesse d'attaquer les musulmans sur leur frontière. Le magnat se distingua ainsi lors la prise d'Alcántara puis au cours du siège de Mérida, qu'Alphonse IX finit par abandonner malgré les protestations de Diego. À ce moment-là, il aurait logiquement dû prendre le chemin du retour ; mais dans un élan de fidélité vassalique, selon Juan de Osma, il refusa de rentrer en Vieille Castille sans son seigneur, et rejoignit Alphonse VIII devant Baeza qu'il assiégeait.¹¹³ Le chroniqueur rapportait plus loin la mort du magnat de manière tout aussi flatteuse, comme en témoigne dès l'abord le qualificatif employé à cette occasion, "très noble et très fidèle vassal du roi", un usage du superlatif qui marquait l'évolution de son jugement depuis les lignes consacrées à Alarcos. D'après lui, l'annonce de sa disparition causa à Alphonse VIII une "douleur inconsolable". On ignore si ce chagrin provenait de son attachement personnel, ou du bouleversement de ses projets pour l'avenir de la Castille : car, sentant arriver la mort, il avait prévu, à en croire Juan de Osma, de confier la régence à Diego.¹¹⁴ En se limitant aux aspects militaires de la vie du magnat, l'évêque d'Osma en brossait un portrait globalement très rose.

Et l'appréciation de Juan de Osma ne concorde pas du tout avec l'image beaucoup plus ambivalente de Diego López qu'a laissée Rodrigo Jiménez de Rada, l'archevêque de Tolède. Son œuvre, *De rebus Hispaniae*, fut composée vers 1241-1242, c'est-à-dire à un moment où Diego López III de Haro était ouvertement en conflit avec Ferdinand III.¹¹⁵ C'est peut-être par hostilité envers son petit-fils qu'il noircit la mémoire de Diego López II. On ne peut en effet soupçonner une animosité personnelle envers celui qui lui avait fait donation de propriétés en 1211, qu'il avait côtoyé à la cour et avec qui il avait été désigné exécuteur testa-

112. *Anno sequenti, scilicet tercio post bellum de Alarcos, rex Marroquitanus iterum venit ad terram que est ultra serram ; et obsedit villam que dicitur Madrit, et tenuit obsessam multis diebus, quam protexit virtus divina per ministerium Didaci Lupi et aliorum nobilium et populorum qui erant in ipsa villa* (LUIS CHARLO, "Chronica latina regum Castellae", ch. XV, p. 50).

113. *Idem vero nobilis vassalus gloriosi regis, videns regis Legionis inconstanciam et pussillanimitatem, audiens et quod dominus suus rex scilicet gloriosus Baeciam que iam rehedificata erat et muri reparati noluit sine domino redire in terram suam...* (LUIS CHARLO, "Chronica latina regum Castellae", ch. XXVI, p. 65-66).

114. *Igitur, cum esset apud Valem oleti [sic], venit nunciav ex insperata qui nunciavit ei mortem nobilissimi et fidelissimi vasalli sui, domni Didaci, de cuius morte doluit inconsolabiliter. Diligebat siquidem eum, et in eo super omnes viventes confidebat. Et cum iam cerneret sibi mortis periculum imminere, quia iam valde debilis erat, senectute confectus et laboribus multis et doloribus atritus, proposuerat regnum et filium impuberem et uxorem et filias fidei predicti vasalli nobilis et fidelis comittere, et omnia in manu eius, et potestate dimittere, certam gerens fiduciam quod ipso cuncta fideliter ministraret et omnia debita eius quibus multis obligatus tenebatur solvere festinaret. Tanta igitur spe et in die articulo constitutus, frustratus rex gloriosus doluit ultra modum...* (LUIS CHARLO, "Chronica latina regum Castellae", ch. XXVIII, p. 67-68).

115. Après une première disgrâce, vers 1236-1237, Diego López III quitta à nouveau la cour castillano-léonaise entre février et décembre 1242, comme le prouvent les documents de la chancellerie royale publiés par JULIO GONZÁLEZ, *Fernando III*, t. III, à partir du n° 690, p. 238.

mentaire d'Alphonse VIII, celui enfin pour qui brûlait à perpétuité un cierge dans la cathédrale de Tolède. Mais Rodrigo Jiménez taisait le comportement de Diego à Alarcos et dans les opérations des années suivantes, et à l'inverse de Juan de Osma, mentionnait le départ en exil de Diego en 1201 tout en passant sous silence son retour en 1206. Il s'attardait même longuement sur les événements de 1201, qu'il détaillait sous ce titre : "Du départ de Diego López, du siège d'Estella et de la construction du monastère de Las Huelgas". Tout en lui décernant le qualificatif louangeur évoqué au début de ce travail, il lui attribuait l'entière responsabilité de son exil : à la suite d'un désaccord avec Alphonse VIII, Diego López avait selon lui restitué ses fiefs, puis était passé au service du roi de Navarre, Sanche VII le Fort. Au service de ce dernier, il pratiqua alors de multiples razzias en Castille, provoquant la colère du roi de Castille. Lequel, après avoir fait la paix avec Alphonse IX de León, entreprit alors le siège d'Estella, en Navarre, avec les armées castillanes et léonaises coalisées. Mais le magnat défendit si bien cette place forte que les deux souverains durent abandonner le siège et se contentèrent de dévaster la région.¹¹⁶ Sous couvert d'un éloge apparent de Diego López, Rodrigo Jiménez se livrait ainsi à une critique du vassal impudent qui osait affronter celui qui avait été son seigneur. Et lorsque l'archevêque mentionnait le rôle du magnat à Las Navas de Tolosa, lors du siège d'Alcántara par Alphonse IX, ou devant Baeza aux côtés d'Alphonse VIII, il se montrait beaucoup plus laconique que Juan de Osma.¹¹⁷

La chronique de Juan de Osma est aujourd'hui considérée comme beaucoup plus fiable que celle de Rodrigo Jiménez de Rada, mais il est hors de propos de trancher sur la véracité de la mémoire rose ou de la mémoire noire, de formuler à notre tour un jugement. Remarquons simplement que, dans les années 1220-1240, les circonstances politiques influencèrent largement la construction de la mémoire de Diego López, y compris chez ses contemporains.

Le défenseur du droit, le seigneur cruel : les images des juristes vers 1250

Les mémoires contrastées de Diego López se retrouvent dans une source d'apparence plus neutre, le *Libro de los fueros de Castilla*. Cette collection de jurisprudence datant du milieu du XIII^e siècle nous est parvenue grâce à son intégration dans le *Fuero viejo de Castilla*, une compilation juridique favorable à la grande noblesse réalisée en 1356. Les décisions de justice évoquées mettaient en scène à

116. *De discidio Didaci Lupi et obsidione Stelle et hedificatione monasterii Regalis. / Hiis igitur consummatis Didacus Lupi Biscagie dominus, qui inter omnes magnates Hispanie precipuus habebatur, a voluntate regis nobilis familiari discidio discordavit. Unde pheuda que tenebat restituens, ad regem se transtulit Nauarrorum; indeque bellis et incursionibus frequenter insistens dampna plurima intulit Castellanis. Set rex nobilis Aldefonsus injuriarum inpaciens, ascito sibi genero suo rege Legionensis fines ingressus est Navarrorum. Cumque Stellam nobilissimum oppidum Nauarrorum virtute maxima obsedissent, Didacus Lupi ex Biscagía, qui erat in oppido cum multis nobilibus, Castellanis impugnantibus restitit violenter, et inter obices vinearum intercesserunt cedes et pericula preliorum. Set quia oppidum sui munitione vires impugnantium minorabat hec spes victorie animos protrahebat, reges ab obsidione oppidi recesserunt, et vastatione in circuitu dampnosa incolis consumata reges ad propria redierunt. Postea autem inter regem Castelle et regem Navarre et regem Legionis treuga per intervallum temporis intervenit; rex enim nobilis Aldefonsus bellum de Alarcuris corde altissimo reponebat* (édition de JUAN FERNÁNDEZ VALVERDE, *Roderici Ximenii de Rada. Historia de rebus Hispanie sive Historia Gotica*, Turnholt, Brepols, 1987, coll. 'Corpus Christianorum' 72, l. VII, ch. 33, p. 255).

117. Voir l'édition de JUAN FERNÁNDEZ, *Historia de rebus Hispanie...*, l. VIII, ch. 7-14, p. 267-278.

plusieurs reprises le magnat en le présentant alternativement sous un jour positif ou négatif.

Positive, pour la noblesse, était l'image du défenseur du droit des privilégiés. Elle ressortait notamment d'un jugement prononcé à l'encontre de l'*alcaide* de Grañón par Alphonse VIII, qui avait été saisi directement par une particulière (sans doute parce qu'il s'agissait d'un homme de Diego López, et que le magnat ne l'aurait jamais condamné). Soupçonné de viol, l'accusé niait les faits mais non l'intention. Diego fit alors rappeler au roi, par l'intermédiaire de son fils, qu'il ne pouvait pas condamner un noble, un *fijo de omme bueno*. Ce qui n'empêcha pas Alphonse VIII de lui faire arracher les yeux.¹¹⁸

D'autres affaires, qui mettaient en évidence l'impartialité de Diego López, faisaient de lui l'archétype du bon seigneur, du point de vue des non-combattants. En témoigne le jugement qu'il avait rendu contre un particulier qui avait fermé sa porte à sa femme, gravement blessée après une agression nocturne, de façon à échapper à la taxe d'*homicidio* qui pesait sur les foyers où une personne avait été assassinée. Diego avait condamné l'homme à la pendaison, tout en refusant de prélever l'*homicidio* et de faire saisir ses biens, comme il aurait pu le faire.¹¹⁹ Il émit un autre jugement digne de Salomon, du moins sous la plume du juriste qui le rapportait, dans une affaire de promesse de mariage. Les fiançailles avaient été célébrées, et le chevalier avait remis à sa promise un douaire, composé notamment de linge et d'une mule sellée. Mais le mariage n'avait jamais eu lieu et le fiancé réclamait ses biens, que l'intéressée refusait de restituer. Diego décréta qu'elle ne pourrait les conserver que si elle affirmait publiquement avoir consommé le mariage, sachant bien qu'elle refuserait cette condition ; et le chevalier put rentrer en possession du douaire.¹²⁰

118. *Esta es fazania que una muger se querello al rey don Alfonso del fijo del alcaide de Grannon que ioguiera con ella por fuerça, et vino el omme de quien se querellava ante el rey, et demandol el rey que sy la forçara asy como se querellava la mugier, et dixo el que non mas que la quisiera forçar. Et embio don Diago Lopez de Faro a su fijo don Lope al rey, que aquel omme non pristesse mal, que era fijo de omme bueno. Et non lo quiso mandar dexar, et mandol sacar los oios.* D'après le manuscrit conservé à la BNM, ms. 431, f° 40.

119. *Esto es por fazanya que Iohan Negriello era casado con donna Urraca et levantosse dona Urraca de noche et fue andar por la villa et do andava dieron le una pedrada en la cabeça et vino a la casa del marido et el marido non la quiso coger en la casa et murio la muger fuera de su casa en otra casa de la villa et algunos ommes tenyan que la el matara por que non la querya coger en casa et el non la osava coger en casa con myedo que morria. Et vino el pleyto ante don Diago Lopez de Faro et mandolo enforçar et enforçaron lo. Et todo lo suyo et de su muger ovyeren sus parientes del et della fuera lo que dieron por sus almas que don Diago non mando tomar nada dello por razon de omezidio nin de calonnya et ovieron los sus parientes todo lo suyo dellos* (BNM, ms. 431, f° 92).

120. *Esto es por fazanya de dona Elvyra sobrina del arcidiano don Mate de Burgos el Tartamudo et fija de Ferrant Gomez de Villa Armento. Era desposada con un cavallero. Et diol el cavallero en desposorio pannos et abtezas et una mula con siella de duenna. Et partiose el casamiento que non casaron en uno. Et el cavallero demandava a la duenna quel diesse sus abtezas et todo lo quel avya dado en el desposorio pues non casava con el et dixo la duenna que lo que dado la avya en desposorio non gelo avya de dar. Et vinieron ante Diago Lopez d'Alfaro [sic] que era adelantado de Castiella. Et dixieron sus razones ante el, et el cavallero et su tio el arcidianno don Mate que era razonador de la duenna, et juzgo don Diago que sy la duenna otorgava que avya besado et abraçado al cavallero en desposorio que fuesse suyo de la duenna todo lo quel avya dado en desposorio. Et sy la duenna non otorgava que la avya besado et abraçado en [sic] cavallero en desposorio quel diese todo lo quel avya dado. Et la duenna non quiso otorgar que la avya besado et diol todo lo quel avya dado. Notons que l'identification du juge comme Diego López II n'est pas tout à fait certaine, car il n'exerce dans ce texte que la fonction d'*adelantado*, et son *apellido* est transformé en "d'Alfaro" (BNM, ms. 431, f° 84).*

Mais d'autres cas cités dans le *Libro de los fueros de Castilla* mettaient en évidence des aspects beaucoup plus négatifs du comportement de Diego López. Ainsi, à l'occasion d'une partie de chasse près de Belorado, il s'était montré un seigneur inutilement cruel. Son oiseau de proie avait malencontreusement pris pour cible une poule appartenant à un paysan. Ce dernier, défendant son bien, avait tué le rapace. Pour ce forfait, le magnat le fit crucifier et exposer au soleil jusqu'à ce qu'il meure de soif, une peine à l'évidence disproportionnée.¹²¹

Les juristes à qui nous devons cette compilation n'étaient peut-être pas aussi neutres qu'ils le paraissaient : certains semblent avoir adopté le point de vue de la noblesse, d'autres celui des non-combattants. Beaucoup de lumière reste à faire sur cette source, et il apparaîtra peut-être que les aspects négatifs de l'image de Diego López étaient le produit d'une intervention de la monarchie castillano-léonaise dans sa composition. Car celle-ci avait directement ou indirectement contribué à l'élaboration d'une mémoire noire de Diego López pendant tout le premier XIII^e siècle. Le souvenir du magnat avait en effet déjà subi au cours de cette période une double distorsion, en rapport avec les fluctuations de la position des Haros dans le royaume : en fonction de l'actualité politique, le fidèle vassal du roi et le bon seigneur éclipsaient le vassal inconstant et le seigneur cruel, ou l'inverse.

3.3. Mémoire rose des Haros, légende noire de la monarchie (v. 1250-1310)

La seconde moitié du XIII^e siècle vit l'apogée du pouvoir des Haros, qui parvinrent même à porter ombrage au souverain Sanche IV dans les années 1280. La mémoire de Diego López fut utilisée par les deux camps dans le volet idéologique de leur lutte, et elle subit des distorsions croissantes. Les derniers contemporains du magnat ayant disparu vers le milieu du siècle, les manipulateurs de l'histoire disposaient d'une marge de manœuvre plus importante.

Diego "le Bon" : la cristallisation de la mémoire des Haros

Les Haros firent à cette époque un notable effort de propagande autour de la mémoire de Diego López II, peut-être parce qu'ils percevaient confusément le rôle fondateur de cet ancêtre. C'est alors qu'ils lui attribuèrent le surnom "*el Bueno*" et qu'ils lui construisirent une splendide sépulture à Santa María de Nájera.

La première occurrence de l'emploi du surnom de Diego López se produisit dans une source juridique, les *Pseudo ordenamientos de Nájera II*, un texte apocryphe censé reprendre les décrets des *Cortes* de Nájera de 1184-1185, mais qui fut en fait rédigé au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle.¹²² "Diego le Bon" y avait fait jurisprudence par son comportement dans l'exil : c'est son exemple que l'auteur rappelait pour déterminer les délais que devait accorder le seigneur à son vassal pour quitter son royaume (trente jours, puis neuf, puis trois), ou les conditions dans lesquelles devait se réaliser l'expulsion : le roi et ses délégués

121. *Esto es por fazannia de don Diago Lopez de Faro. Andava a caçar en Bilforado et un astor en varrio de vinna tomo una gallina. Et vino el gascon et mato el astor et mandol don Diago prender et aspar le en un madero et pusieron le al sol aspado et que sovyesse y fasta que muriesse* (BNM, ms. 431, f^o 89).

122. D'après GONZALO MARTÍNEZ DÍEZ, "Curia y cortes en el reino de Castilla", *Las Cortes de Castilla y León en la Edad Media*, Actes du congrès de León 1986, Valladolid, Cortes de Castilla y León, 1988, t. I, p. 138-140.

étaient notamment tenus de lui fournir des chevaux ; et, selon l'auteur, Diego López avait fait prisonniers les *ricoshombres* qui lui avaient refusé ce droit.¹²³ Le *Fuero Viejo de Castilla*, qui, au milieu du XIV^e siècle, utilise également cette source, complète l'anecdote : le magnat libéra tous les nobles qu'il avait capturés, à l'exception de celui qui avait refusé de lui donner un cheval.¹²⁴ Les *Pseudo ordenamientos de Nájera II* qui s'inscrivaient dans le contexte de la lutte entre aristocratie et monarchie en Castille-León, avaient été sans doute composés pour soutenir la noblesse en général, et les Haros, qui étaient alors à sa tête, en particulier. C'est le sens de cette réflexion sur le "droit de l'exil" qui avait fait la fortune politique des Haros, et c'est peut-être la raison pour laquelle l'origine de ce texte avait été dissimulée.

Les Haros entreprirent en outre à cette époque un grand programme de construction de monuments funéraires familiaux, dont bénéficièrent naturellement Diego López II et son épouse, tous deux enterrés dans l'abbaye de bénédictine de Nájera.¹²⁵ La sépulture de Toda Pérez semble dater du milieu du XIII^e siècle.¹²⁶ La condition sociale de la défunte fut soulignée dans la représentation de son enterrement sur le relief du couvercle, où figurait un évêque, plusieurs abbés, des moniales, trois chevaliers, et trois nobles pleureuses. Mais l'on remarquera surtout les loups qui apparaissent en différents endroits de l'important décor floral et animalier : ils servaient peut-être à rappeler que cette aristocrate avait été brièvement chef de famille des Haros. Quant au tombeau de Diego López, il ne fut réalisé qu'à la fin du XIII^e siècle. La représentation de ses obsèques sur le relief principal rappelait l'appartenance familiale du magnat avec une touche dynastique supplémentaire : le cercueil situé au centre de la scène était ostensiblement orné de trois loups (peut-être parce que trois générations séparaient le magnat du commanditaire de l'œuvre). Et ce n'est pas tout : comme pour la tombe de Toda, un loup occupait entièrement un petit côté. Notons que le gisant, plus tardif et trop grand pour son support, n'appartenait pas à ce programme funéraire dans lequel il avait été intégré.¹²⁷ Les deux tombeaux témoignent de l'offensive de propagande que les Haros menaient en utilisant la mémoire de ces deux ancêtres. Diego López II, désormais surnommé "le Bon", était devenu un "lieu de mémoire" fondamental du lignage.

Diego "dit le Bon", le traître d'Alarcos : une charge de la monarchie

Les efforts de la monarchie pour salir la mémoire de Diego López, au moment précis où les Haros devenaient une véritable menace politique, confirme l'utilisa-

123. *Titulo del plazo que da el rey quando echa algun rico omme dela tierra. / Esto es por fuero de Castiella quando el rey echa algun rico omme de la tierra, al de dar trenta dias de plazo por fuero et depues IX días et depues tres dias et deve el rey dar un cavallo et los ricos ommes que fincan en la tierra deven de dar sennor cavallos. Et si algun rico omme que non gelo quisiere dar, et el lo prisiere en fazienda depues, si non lo quisiere non lo dexara de la prision depues que non le dio el cavallo. Esto fizo don Diago el Bueno quando salio de tierra et priso muchos ricos ommes.* D'après le manuscrit de la BNM, ms. 431, f^o 151.

124. *Esto fiço Don Diego el Bueno, quando salió de la tierra, e priso muchos Ricos omes, e soltolos, si non aquel, quel' non quiso dar el cavallo.* D'après IGNACIO JORDAN DE ASSO Y DEL RÍO, *El fuero viejo de Castilla : sacado y comprobado con el exemplar de la misma obra, que existe en la Real Biblioteca de esta corte y con otros mss.*, Madrid, J. Ibarra, 1771, fac-similé Valladolid, Lex Nova, 1983, 143 p., l. I, tit. IV, II.

125. Voir Planches 3A et 3B.

126. D'après MARGARITA RUIZ MALDONADO, "Escultura funeraria del siglo XIII : los sepulcros de los López de Haro", *Boletín del Museo e Instituto "Camón Aznar"*, LXVI, 1996, p. 110.

127. MARGARITA RUIZ, "Escultura funeraria del siglo XIII...", p. 107.



Planche 3A. Les tombeaux de Diego López et de Toda Pérez.

Cet ensemble funéraire de l'abbaye de Santa María de Najera a été réalisé en plusieurs étapes, entre le milieu du XIII^e siècle et le début du XVI^e. Le loup qui rappelle les armoiries de Haros est placé en évidence sur le côté tête du tombeau de Toda Pérez. Au-dessus du gisant de Diego López se trouve également un écu, sculpté au XVI^e siècle.

Photographie de Juan Manuel Aguado Grijalba.



Planche 3B. Tombeau de Diego López, détail du relief.

Le sculpteur a représenté ici l'enterrement du magnat : son cercueil est orné de trois loups.

Photographie de Juan Manuel Aguado Grijalba.

tion nouvelle de ce personnage comme élément de prestige dynastique pendant le second XIII^e siècle.

Cette volonté se remarque tout d'abord dans le choix qui fut opéré, dans les années 1270-1280, pour la composition de la *Estoria de España* (ou *Primera crónica general*) dans l'atelier d'Alphonse X le Sage. Les compilateurs utilisèrent exclusivement l'œuvre de Rodrigo Jiménez de Rada, et occultèrent en revanche la chronique de Juan de Osma. Cela leur permettait de reprendre l'image ambivalente de Diego López que l'archevêque avait élaborée vers 1242 : on retrouve dans l'*Estoria* aussi bien le qualificatif de "plus grand magnat de Castille" (*el mayor omne de Castilla entre todos los grandes que senyor avien*), que l'épisode de l'exil en Navarre, des razzias vers la Castille, puis du siège d'Estella. Le seul ajout notable était une phrase qui évoquait plus précisément la raison de l'exil du magnat : son exil "était dû à la grande faveur et à la grande confiance dont il jouissait auprès du roi, plus importante que celle des autres membres de la cour".¹²⁸ Cette information sans précédent semble être une extrapolation : les auteurs de l'entourage d'Alphonse X ont peut-être interprété la mention, à cet endroit précis du récit de Rodrigo Jiménez, de la qualité de "principal magnat d'Espagne". Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas encore d'une véritable attaque de la mémoire de Diego, tout au plus du choix d'un élément qui jouait contre elle.

La charge ne se produisit qu'en 1282, date à laquelle on trouve trace pour la première fois d'une image noire de Diego López construite par la monarchie. Gil de Zamora, dans l'ouvrage commandé par Alphonse X pour l'éducation de l'infant Sanche, *De preconiis Hispaniae*, y expliquait la défaite d'Alarcos par la fuite de Diego "dit le Bon" et des "comtes de Castille".¹²⁹ Et il ne justifiait son information que par des rumeurs, des on-dit : il répétait trois fois *sicut fertur*, "comme on le rapporte", en autant de phrases. Il s'agissait apparemment d'une extrapolation tendancieuse de la chronique de Juan de Osma, la seule à mentionner le rôle de Diego López à Alarcos. Gil de Zamora était-il l'auteur de cette attaque, ou bien n'était-il que le porte-voix de rumeurs lancées par l'entourage d'Alphonse X ? L'anecdote était placée en tête d'un chapitre qui prétendait expliquer à l'infant Sanche l'origine des révoltes nobiliaires, ne laissant aucun doute quant à sa signification.

La contre-attaque des Haros : Alphonse VIII et la Juive de Tolède

Devant cette attaque idéologique de la monarchie, les Haros ne demeurèrent pas en reste. Ils répondirent en s'en prenant de manière symétrique à la mémoire d'Alphonse VIII, le roi de Castille contemporain de Diego López. Et puisque le fondateur du lignage était accusé d'avoir provoqué la défaite d'Alarcos, les Haros ima-

128. ...et veno esto por la grand privança et el grant affazimiento que avie con el [Alphonse VIII], mayor que los otros de casa, et dexole la tierra et passosse al rey de Navarra. RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL, *Primera crónica general que mandó componer Alfonso el Sabio y se continuaba bajo Sancho IV en 1289*, Madrid, Gredos, 1977 (1^{re} édition : 1906), t. II, p. 684.

129. *De infidelitatibus potentum precipue ; et a quibus proditioes, et seditiones, et direptiones ab inicio originem habuerunt / Aldefonsus nobilis rex Castellae succubuit deserentibus, sicut fertur, in prelio Alarcuris, in era M. CC. XXXIII. XV^o kalendas augusti, presidente Celestino papa III^o. Domino Didaco de Viscaya, dicto bono, nota fuit imposita in hoc bello, racione obsidum, quos dederat, reptatus fuit similiter sicut fertur. Comites de Castella non se habuerunt fideliter sicut fertur. Racione cuius oportuit fugere ipsum regem.* D'après FIDEL FITA, "Dos libros inéditos de Gil de Zamora", *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 1884, t. V, p. 198, ch. VII.

ginèrent une explication alternative, dans laquelle le souverain en portait seul toute la responsabilité.

C'est en effet vers la fin du XIII^e siècle que l'anecdote de la Juive de Tolède, passée à la postérité avec le succès que l'on sait, apparut pour la première fois dans le commentaire marginal d'un manuscrit de la *Estoria de España*.¹³⁰ Dans ce petit récit, Diego López était surnommé "le Bon", ce qui prouve que les Haros avaient inspiré cette manipulation. L'auteur imaginait qu'un ange était venu révéler *a posteriori* à Alphonse VIII les causes de sa défaite contre les Almohades : il s'agissait d'un châtement divin, qui lui avait été infligé pour son inconduite —et n'avait donc rien à voir avec le comportement de la chevalerie castillane. Il était notamment coupable de s'être amouraché de sa maîtresse juive, au point de s'enfermer avec elle pendant sept ans dans le quartier juif (la *judería*) de Tolède. En guise de pénitence, le souverain se décida alors à fonder une communauté religieuse, qu'il souhaitait installer à Covarrubias : et c'est Diego "le Bon" qui l'incita à préférer le site de Burgos. Le magnat jouait ainsi, dans cet épisode, le rôle du bon conseiller auprès du mauvais roi. Remarquons que l'enchaînement des événements est identique à celui indiqué erronément par Rodrigo Jiménez de Rada : dans les deux cas, la fondation du monastère de Las Huelgas constitue un acte expiatoire après la défaite d'Alarcos. Nous savons pourtant qu'elle se produisit dans les années 1180, bien avant la bataille en question. Chaque nouvel élément apporté à la construction de la mémoire de Diego López s'appuyait, semble-t-il, sur une base de réalité, du moins dans l'esprit de leurs auteurs. Mais en répondant à une extrapolation, la fuite d'Alarcos, par une création *ex nihilo*, la Juive de Tolède, les Haros avaient franchi un seuil décisif : les luttes de propagande, qui s'étaient jusque là limitées à la formulation de jugements opposés sur les personnages, allaient désormais s'orienter vers l'invention de mythes.

La mémoire de Diego López pouvait toujours compter sur des places fortes, les institutions qui n'avaient cessé de la célébrer : les monastères qui avaient bénéficié de ses faveurs, son lignage bien sûr, et même la noblesse en général, peut-être grâce aux récits des troubadours. Mais elle s'était très rapidement heurtée à un adversaire de poids, la monarchie, parfois manipulée par un groupe aristocratique concurrent. Si elle avait encore besoin d'être enjolivée par tous ceux qui l'utilisaient, la monarchie, en lutte contre les *ricoshombres*, n'hésitait pas à la salir. Diego López devint ainsi au fil du XIII^e siècle un personnage de plus en plus ambigu, un *Janus bifrons*, tour à tour héros militaire et traître, vassal fidèle et félon, bon et mauvais seigneur, Diego "le Bon" et Diego "dit le Bon". Mais les tensions qui avaient présidé à la formation de cette mémoire allaient se relâcher au début du XIV^e siècle, lui permettant d'évoluer de manière beaucoup plus erratique.

4. DE LA MÉMOIRE AU MYTHE (XIV^e-XX^e SIÈCLES)

Après leur apogée de la fin du XIII^e siècle, les Haros disparurent brutalement du paysage politique castillan : Diego López V de Haro mourut en 1310, et avec

130. Ce commentaire marginal du manuscrit X-i-4 de l'Escorial, qui permet de dater le mythe de la Juive de Tolède, a été indiqué par GEORGES CIROT, "Alphonse le Noble et la Juive de Tolède", *Bulletin Hispanique*, vol. XXIV, oct.-déc. 1922, n° 4, p. 289-306. Voir aussi JULIO GÓMEZ DE SALÁZAR Y ALONSO, "Alphonse VIII de Castille et doña Ferosa", *Évidences*, Paris, American Jewish Committee, déc. 1951, n° 22, p. 37-43.

lui, les Haros perdirent le *mayorazgo* de Biscaye, qui, après un bref passage dans le patrimoine de la famille royale, puis de la monarchie, aboutit entre les mains des Laras en 1334. Lope Díaz V ne joua qu'un rôle très discret dans le royaume jusqu'à sa disparition prématurée et sans héritiers en 1320. L'*apellido* Haro ne subsista alors que par la branche cadette qui s'était constituée au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle, celle des seigneurs de Cameros : elle s'éteignit en 1334, lorsqu'Alphonse XI fit exécuter son dernier représentant, Juan Alfonso II de Haro. Avec la fin de la cette dynastie, la mémoire de Diego López II perdait son principal thuriféraire. Ne restaient plus pour la défendre que l'aristocratie castillane et les institutions locales. Et comme ils se montrèrent moins sensibles à son sujet, la monarchie abandonna son offensive, ouvrant la porte à une synthèse entre mémoire rose et mémoire noire qui n'empêcha ni l'intégration de nouveaux mythes, ni la refunctionalisation du personnage, dont on peut suivre la trace jusqu'au XX^e siècle.

4.1. Diego López, personnage littéraire (XIV^e siècle)

C'est justement dans les années 1310 que le comte portugais Pedro de Barcelos commença les recherches qui allaient l'amener à composer la *Chronique Générale de 1344*, une réécriture de la *Estoria General* d'Alphonse X le Sage. Le texte ne nous est connu que par des remaniements de la fin du XIV^e siècle, mais la partie concernant le règne d'Alphonse VIII est demeurée inchangée. L'auteur retraçait l'histoire de la Castille du point de vue de l'aristocratie, et plus spécialement des Laras, en raison de l'amitié qui le liait à cette famille : il avait été introduit à la cour castillano-léonaise de la régente Maria de Molina en 1312-1313 par Juan Núñez de Lara, le futur détenteur du territoire de Biscaye. Aussi Diego López II était-il éclipsé dans son récit par les trois frères Laras, ses contemporains. Le narrateur accolait en outre à son portrait supposé historique de Diego un ensemble d'anecdotes à caractère littéraire, sans considération pour leur effet positif ou négatif sur l'image du personnage. Il reprit ainsi la légende noire d'Alarcos, mais intégra également des thèmes puisés dans la "matière de France" ou dans la "matière de Bretagne". Georges Cirot a identifié certains de ces mythes dès 1926-1927, et il s'agit maintenant d'en proposer une explication historique.¹³¹ Ils permettent de montrer comment Diego López s'était transformé au XIV^e siècle en un héros de fiction qui n'avait plus grand-chose à voir avec le *ricohombre* historique : malgré la persistance d'un fond de réalité, la mémoire était devenue mythe.

L'intégration de la légende noire d'Alarcos et son édulcoration

Non seulement les Laras n'avaient pas de raison particulière de masquer la légende noire de Diego López, mais ils pouvaient également l'employer pour prouver la valeur supérieure de leurs ancêtres, les comtes Alvaro, Fernando et Gonzalo, contemporains du magnat Haro. Pour autant, la mise en valeur de l'idéal aristocratique contre la monarchie empêchait le comte Pedro de laver la mémoire d'Alphonse VIII (il se fit donc logiquement le relais du mythe de la Juive de Tolède), et de noircir excessivement la figure d'un magnat de premier plan. Ces

131. GEORGES CIROT, "Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII", *Bulletin Hispanique*, vol. XXVIII, juil.-sept. 1926, n° 3, p. 246-259 ; vol. XXIX, avril-juin 1927, n° 2, p. 145-173 ; juil.-sept. 1927, n° 3, p. 241-254 ; oct.-déc 1927, n° 4, p. 337-350.

différents objectifs l'amènèrent à reprendre le récit de la fuite d'Alarcos tout en l'édulcorant, notamment par l'introduction de développements explicatifs.

Dans un premier temps, le comte Pedro expliquait la défaite d'Alarcos par le manque d'ardeur au combat de "Diego Lopez d'Alfaro [sic] et de tous les autres *fidalgos*", calquant ainsi l'explication de Gil de Zamora.¹³² Le thème était également évoqué à la même époque par la *Crónica de Tres Reyes* de Fernán Sánchez de Valladolid, composée vers 1344, qui insérait une lettre probablement imaginaire d'Alphonse X à l'infant Ferdinand censée dater de 1272 : dans le contexte de la fronde des *ricosombres*, Diego López "que l'on appelle le Bon" y était qualifié de "traître".¹³³ Mais, pour sa part, le comte Pedro justifiait immédiatement la conduite du magnat : Alphonse VIII avait selon lui maladroitement déclaré publiquement que les *concejos* d'Extrémadure se battaient aussi bien que les *fijsdalgo*, vexant toute sa noblesse, et en premier lieu Diego López. Remâchant cet affront, ils ne se montrèrent pas à la hauteur dans la mêlée. Mais la responsabilité en incombait finalement au roi, et à son ignorance crasse du code de l'honneur aristocratique.

Le comte Pedro revenait dans le chapitre suivant sur le comportement de Diego López à Alarcos, dans un récit plus détaillé qui apportait une autre justification, tout en contribuant à façonner l'image ambiguë du magnat. Pour ce faire, il puisa à l'évidence dans la littérature courtoise le thème du chevalier présomptueux que les circonstances contraignaient à se parjurer. Il narra ainsi comment le magnat avait proclamé à qui voulait l'entendre que jamais on ne le pousserait à faire quatre choses, abandonner son seigneur sur le champ de bataille en se retirant avec son étendard, céder une place forte à un assiégeant sans l'accord de son seigneur, laisser des otages et ne pas les racheter, et se retourner après avoir éperonné lors d'une charge de cavalerie. Or Diego transgressa ces quatre interdits le même jour : il fuit lors de la bataille, tourna la tête lors d'une charge lorsqu'il sentit que ses chevaliers ne l'avaient pas suivi, négocia seul la reddition d'Alarcos, et enfin laissa des otages au calife almohade. Il avait juré de se rendre lui-même au Maroc pour se constituer prisonnier à leur place, mais il oublia cet engagement au point que le calife dut envoyer l'un d'entre eux pour lui rappeler ses obligations à la cour d'Alphonse VIII, et, ayant essuyé une fin de non recevoir, il les fit tous décapiter.¹³⁴ Cet épisode s'inspirait très librement de la chronique de Juan de Osma, qui avait évoqué le rôle de Diego dans le siège d'Alarcos, à l'arrière-garde de l'armée castillane, et la remise d'otages lors de la reddition du château.

Après avoir rapporté cette légende, le comte Pedro cherchait à expliquer, et même à excuser le comportement de Diego López, preuve qu'il considérait lui-

132. *Mas dom Diego Lopez d'Alfaro con todolos outros fidalgos non estavam ben cõ el rey e esto por que el rey hũu da, estando falando en seus spaços, dissera que tam bõos eram os cavaleiros da Stremadura como os fidalgos de Castella e que tanto ben faryam como elles. E elles tiverõse desto por muy desonrrados e porem non o ajudaron ben e esta lide nen tinham ben con elle.* D'après l'édition de LUIS FELIPE LINDLEY CINTRA, *Crónica geral de Espanha de 1344*, Lisbonne, Imprensa Nacional-Casa da moeda, 1983, fac-similé de l'édition de Lisbonne, Academia Portuguesa da Historia, 1951, ch. DCCLIII, t. IV, p. 309.

133. *E don Diego, su visabuelo deste Lope Diaz que llaman bueno, fuyo con la señã a la villa de Alarcos, seyendo aun el rey en la batalla, e despues el traidor dio la villa a los moros con su mano sin mandado de su señor.* Edition de MANUEL GONZÁLEZ JIMÉNEZ, MARÍA ANTONIA CARMONA RUIZ, *Crónica de Alfonso X según el ms. II/2777 de la Biblioteca del Palacio Real (Madrid)*, Murcie, Real Academia Alfonso X el Sabio, 1998, p. 147.

134. D'après LUIS FELIPE LINDLEY, *Crónica geral...*, ch. DCCLIV, t. IV, p. 310-312.

même le récit comme véridique, et qu'il ne faisait sans doute que mettre par écrit des traditions orales. Il soulignait ainsi que l'échec de la charge de cavalerie était imputable aux chevaliers de Diego, et ne remettait pas en cause sa valeur militaire : son seul tort fut de ne pas mourir par orgueil, dans le seul but de respecter sa parole trop légèrement donnée. Le repli dans la forteresse d'Alarcos se transformait sous sa plume en une action noble : Diego avait vu arriver ses gendres, les comtes Alvaro et Gonzalo, arrivés en retard pour la bataille (cette histoire inspirée par les Laras ne pouvait les mêler à une défaite cinglante) ; or ils s'étaient heurtés en chemin à des troupes almohades. Pour les secourir, le magnat dut rompre le combat et se retrancher avec eux à Alarcos.

Enfin l'épisode de la reddition d'Alarcos était également raconté sur le mode d'une chanson de geste où le personnage de Diego López était mis en valeur pour la plus grande gloire de ses gendres, les deux frères Laras. Son interlocuteur était le castillan Pedro Fernández de Castro, qui, d'après le comte Pedro, se trouvait alors au service du calife Abu Yusuf Yaqub al-Mansur. Pedro Fernández était demeuré, malgré son exil, "l'ami" de Diego. Le calife était persuadé que le roi Alphonse VIII s'était réfugié dans le château, parce qu'il y avait vu entrer son étendard porté par le magnat —alors que le souverain était rentré directement à Tolède— et il tenait à en capturer tous les défenseurs. Pour le détromper, Diego accorda alors à deux chevaliers de Pedro Fernández le droit de procéder à une inspection à l'intérieur du château. Pedro Fernández fut alors informé de la présence de ses ennemis jurés, les frères Laras. Et il insista auprès du calife pour que les conditions de la reddition d'Alarcos incluent, outre les douze otages que Diego devait venir remplacer au Maroc, l'interdiction pour Alvaro et Gonzalo Núñez de quitter le château. Mais le magnat parvint à duper Pedro Fernández en obtenant le droit de sortir avant les autres, accompagné de deux chevaliers ; et ce fut avec les comtes Laras, camouflés sous d'autres armoiries, qu'il alla trouver Pedro Fernández pour lui confirmer son acceptation des conditions. Celui-ci ne les reconnut pas, et Diego en profita pour lui tenir un discours moralisateur sur la foi jurée au nom du Christ, de manière à ce que les autres défenseurs ne pâtissent pas d'une éventuelle vengeance du négociateur abusé. Il parvint ainsi à sauver tous les chevaliers assiégés.¹³⁵

Les seuls épisodes liés à Alarcos suffisent à camper le personnage de Diego López, tel que le comte Pedro le réutilisa à plusieurs reprises pour intégrer des thèmes littéraires dans son récit du règne d'Alphonse VIII. Conformément à la légende noire répandue par la monarchie dans les années 1280, ce Diego n'était pas exempt de torts dans la défaite d'Alarcos. Mais tout au plus avait-il péché par orgueil, et par une adhésion trop stricte au code de l'honneur chevaleresque. Ce défaut pouvait aussi s'avérer une qualité, puisqu'une utilisation astucieuse de ce code lui permit, lors de la négociation avec Pedro Fernández, de résoudre à son avantage une situation difficile.

Un héros épique ambigu, champion de l'honneur aristocratique

D'autres épisodes mettaient en évidence l'ambivalence de Diego López : pour conserver la cohérence de son récit du règne d'Alphonse VIII, le comte Pedro devait réutiliser le personnage tel quel. Ce qui avait pour effet d'étendre son côté

135. D'après LUIS FELIPE LINDLEY, *Crónica geral...*, ch. DCCLV, t. IV, p. 312-316.

négatif, celui de la légende noire, à l'ensemble de sa vie, tout en le présentant systématiquement comme le champion de l'honneur aristocratique. De cette manière, Diego était enrôlé au service de la lutte que menait l'aristocratie contre la monarchie castillane en ce premier XIV^e siècle.

L'anecdote de la Taxe des Hidalgos, la *Pecha de los Fijosdalgo*, appartient au fonds littéraire de la "matière de France", comme l'a montré Georges Cirot. Diego López y faisait à nouveau les frais de la maladresse d'Alphonse VIII vis-à-vis de sa noblesse ; mais cette fois, il se distinguait par sa fidélité inébranlable au souverain, dont il était le conseiller très privé, un *privado* avant la lettre (on ne parle encore que de la *privanza*, la familiarité d'un conseiller auprès du roi). Ce qui constituait d'ailleurs une faiblesse du personnage, si l'on adopte l'idéologie anti-monarchique des Laras. Car Diego soutenait un projet royal insensé, qui prévoyait de taxer les hidalgos du royaume de cinq maravédís chacun, de manière à réunir les fonds nécessaires au siège de Cuenca (une ville qu'Alphonse VIII prit en effet aux Almohades en 1177). Cette taxe était "illégal", les chevaliers étant par définition exemptés de tout impôt, et Diego López l'avait immédiatement signalé à Alphonse VIII, sans parvenir à le convaincre. Aussi le soutint-il de son mieux : il paya son dû sur-le-champ lorsque le roi en fit la demande, de manière à montrer l'exemple. Mais il ne fut imité que par trois hidalgos, et les trois mille (!) autres, entraînés par le comte Nuño de Lara, préférèrent quitter la cour. Ils attachèrent ensuite chacun un petit sac contenant leurs cinq pièces d'or au bout de leur lance, et défièrent le souverain d'envoyer quelqu'un percevoir la taxe. Et ce fut encore Diego qui trouva la solution pour désamorcer le conflit : jouant volontairement le rôle du bouc émissaire, il conseilla au roi de lui faire endosser la responsabilité de cette initiative malencontreuse. Le récit était tout à l'honneur de Nuño de Lara, véritable défenseur des intérêts aristocratiques. Il permettait aussi au comte Pedro de justifier l'exil de Diego en Navarre, un exil éphémère puisque, comme le magnat l'avait lui-même prédit au roi, le comte Nuño et les hidalgos demandèrent très vite son rappel, le jugeant indispensable au royaume. Mais le thème provenait directement des chansons de gestes. Le poète français Jean Bodel, dans la *Chanson des Saisnes* (ou encore *des Saxons*), avait déjà raconté vers 1200 une histoire tout à fait similaire, celle des barons Hérupés (ou Hérupois), qui, sommés par Charlemagne de payer un impôt, lui apportèrent chacun quatre deniers au bout de leur lance. Le personnage du duc Naime faisait écho, dans ce récit, à celui de Diego dans la *Chronique Générale de 1344*. Georges Cirot a montré que le comte Pedro ne s'était pas inspiré directement de Jean Bodel mais avait puisé dans un fonds épique commun, comme peut-être pour les autres récits évoqués.¹³⁶

Le comte Pedro rappelait cette image du défenseur de l'honneur aristocratique fidèle au pouvoir monarchique dans le dialogue qu'il imagina entre Diego López et sa sœur Urraca, la reine de León. L'épisode se situait immédiatement après la mort de Ferdinand II, donc en 1188. Urraca lui demandait de soutenir les prétentions de son fils Sancho Fernández à la couronne, contre le futur Alphonse IX. Mais Diego López refusait, faisant passer le droit du royaume, qui désignait l'aîné des infants comme successeur, avant la solidarité familiale, qui aurait pu le pousser à appuyer son neveu. En tant qu'*alférez* de León (une fonction qu'en réalité, il n'occupa jamais

136. Il retranscrit intégralement ce passage d'après la traduction castillane du ms. 10815 de la BNM (GEORGES CIROT, "Anecdotes ou légendes...", juil.-sept. 1926, n° 3, p. 247-251).

dans ce royaume), il remit même de ses mains l'étendard royal au prétendant légitime. Mais son sang lui commandait de montrer tout de même une hostilité de principe au nouveau souverain : il refusa donc la proposition qui lui avait été faite de demeurer dans le royaume avec les mêmes honneurs, et se fit un devoir de défendre le douaire léonais d'Urraca, les deux châteaux d'Aguilar et de Monteagudo.¹³⁷ Cette dernière référence possédait un fondement historique, puisqu'un document de novembre 1189 mentionnait curieusement Diego comme *tenente* de ces deux châteaux au nom d'Alphonse IX, alors qu'il avait quitté le service du roi de León dès le début de l'année 1188.¹³⁸ Il s'agissait probablement des châteaux depuis lesquels Sancho Fernández lançait des razzias en León : l'une des clauses du traité de paix de Tordehumos entre la Castille et le León stipulait en 1194 une trêve de dix ans entre la reine Urraca et Alphonse IX ; mais le traité avait été rompu l'année suivante, après la défaite d'Alphonse VIII à Alarcos.¹³⁹ Une fois encore, le comte Pedro greffait sur son œuvre historique un *topos* littéraire, ce dialogue qui ne servait qu'à mettre en relief le personnage de Diego dans des circonstances historiques plausibles.

L'anecdote fournissait en outre au comte Pedro une nouvelle explication de l'exil de Diego López, une attitude qui l'embarrassait à l'évidence, et que le seul récit de la Taxe des Hidalgos ne suffisait pas à justifier. La paix de 1197 entre Castille et León s'accompagna selon lui d'une alliance entre les deux Alphonse contre la reine douairière Urraca López, en vue du siège et de la prise de “ses châteaux”. Et comme Diego López en était le défenseur attitré, ce traité le contraignait à se séparer d'Alphonse VIII.¹⁴⁰ Le comte Pedro suivait ensuite la chronique de Rodrigo Jiménez de Rada pour narrer comment les Navarrais, emmenés par le magnat, avaient dû affronter les armées castillanes et léonaises coalisées au cours d'un “très noble tournoi” —une extrapolation qui lui permettait de transformer l'affrontement en un combat régi par des règles strictement conformes au code de l'honneur chevaleresque. Mais contrairement à ce que rapportait l'archevêque, il écrivait que les Navarrais avaient été vaincus : voulait-il amoindrir le prestige que les Haros avaient tiré d'un ancêtre ayant affronté militairement Alphonse VIII, celui qui avait été son seigneur ? Cela est peu probable, car dans son autre ouvrage majeur, le *Livro de linhagens*, une grande fresque généalogique de la noblesse terminée vers 1343, il ajoutait une autre anecdote, toujours inspirée des romans de chevalerie, qui contredisait le récit précédent : après avoir remporté le “tournoi de Castille”, Diego López était rentré dans sa demeure où “dames et demoiselles” entreprirent de le débarrasser de ses armes ; ce faisant, elles trouvèrent une lance plantée dans sa jambe, dont le blessé ne s'était même pas plaint. Il se vanta alors auprès de son épouse Toda Pérez : “La fille de l'*infanzón* est maintenant comblée d'honneur”, rabaisant maladroitement la condition de son beau-père, ce qui lui valut une réponse amère : “Seigneur, cet *infanzón* dont vous parlez a tou-

137. D'après LUIS FELIPE LINDLEY, *Crónica geral...*, ch. DCCXLVI, t. IV, p. 290-291.

138. Document publié par LUIS FERNÁNDEZ, *Colección diplomática de la abadía de Santa María de Benevivere (Palencia) 1020-1561*, Madrid, 1967, n° 26, p. 30.

139. *Mandamus etiam quod castra regine Urrace Lupiz et filii sui cum tenenciis suis quas modo tenent sint in treuguis cum rege Legionis usque ad decem annos*. Document publié par JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. III, n° 622, p. 105.

140. D'après LUIS FELIPE LINDLEY, *Crónica geral...*, ch. DCCXLVIII, t. IV, p. 292.

jours été considéré dans ses terres comme un *ricohombre* honorable. Et s'il trouvait un homme meilleur que vous, il me le dirait".¹⁴¹

Le comte Pedro se fit ensuite le relais d'un nouvel élément de la légende noire de Diego López : le "guerrier de Dieu", le sauveur de l'armée castillane à Alarcos, le défenseur de Madrid et le vainqueur de Las Navas, aurait servi un temps les Almohades, d'abord à Valence, puis au Maroc même. Il ne mentionnait cette anecdote que pour justifier une nouvelle fois la conduite du magnat, qui n'avait plus de seigneur potentiel, puisque les deux Alphonse s'étaient ligués contre lui, et qu'ils avaient vaincu Sanche VII de Navarre. Et si Diego avait combattu les chrétiens, en l'occurrence les Aragonais, pour ses maîtres musulmans, il ne s'en était pas moins montré, comme à son habitude, un modèle de vertu chevaleresque : ayant défait les troupes de Pierre II venues assiéger Valence, il refusa de faire prisonnier le roi qu'il trouva désarçonné. Au contraire, il lui fournit un cheval pour lui permettre de prendre la fuite. Ce comportement ne pouvait être compris des Valenciens, sur qui pesait, pour le comte Pedro, la double tache d'être des musulmans et des citadins. Et ce geste aliéna à Diego leur amitié, ce qui l'amena à chercher fortune à la cour almohade, au Maroc.¹⁴² Un autre passage permet de mettre en évidence, par opposition, l'appréciation négative portée par l'auteur sur ce court passage de Diego López au service de l'infidèle : dans le *Livro de linhagens*, il faisait de la défense de Madrid par Diego López en 1197-1198 un élément essentiel de sa gloire. Il prétendait même qu'il avait été surnommé "*de Fenar*" (sans doute Alcalá de Henares, à trente kilomètres au nord-est de Madrid), en raison d'un mémorable combat qui l'aurait opposé aux "Maures" dans cette localité.¹⁴³ Ce surnom, créé pour l'occasion, permettait d'insister sur la valeur militaire de Diego López, d'autant plus remarquable qu'elle avait servi, cette fois-ci, à la défense de la foi.

L'aspect négatif de Diego López, celui du mauvais seigneur, ressortait en revanche d'un autre passage littéraire qui relatait le siège des deux châteaux de la reine Urraca par les Léonais. D'après le comte Pedro, Monteagudo était tombé rapidement, mais Aguilar avait tenu grâce à la résistance héroïque de l'*alcaide* Marco Gutiérrez de Buñate, qui tenait son commandement de Diego. Au terme de sept années de siège, tous les défenseurs du château avaient péri ou s'étaient enfui faute de vivres. Marco Gutiérrez s'était retrouvé seul et, mort de faim, était réduit à manger les objets en cuir, les rats et les herbes. Le château fut pris d'assaut après qu'il eut perdu connaissance, les clés à la main, preuve de sa volonté inflexible de tenir son engagement vassalique jusqu'à la dernière extrémité. Les assaillants louèrent son courage et le soignèrent. Une fois rétabli, il alla rendre compte de sa défaite honorable à Diego, qui revenait du Maroc, et fut accueilli par les félicitations des chevaliers de son entourage. Le magnat fut agacé par ces compliments : il dut convenir que Marco Gutiérrez s'était bien comporté, mais lui fit remarquer avec humeur qu'en fin de compte, il ne lui avait pas rendu le châ-

141. D'après l'édition de JOSÉ MATTOSO et JOSEPH PIEL, *Portvgaliæ monvmenta historica a sæcvo lo octavo post Christvm vsqve ad qvintvmdecimvm ivssv academix scientiarvm Olisiponenxis edita*, Nova série, Lisbonne, 1980, vol. II : *Livro de linhagens do conde D. Pedro*, t. I, p. 142-143.

142. D'après LUIS FELIPE LINDLEY, *Crónica geral...*, ch. DCCXLVIII, t. IV, p. 293.

143. *Diego Lopez de Fenar, o que chamarom depois dom Diego Lopez, o Boo ; e o porque lhe chamarom de Fenar. foi porque lidou i com os Mouras, e foi contre eles mui bem-andante*. D'après JOSÉ MATTOSO et JOSEPH PIEL, *Portvgaliæ monvmenta historica...*, vol. II, t. I, p. 141.

teau qui lui avait été confié. Marco Gutiérrez se jugea alors déshonoré, et n’accepta plus de manger qu’en compagnie des chiens. Et ce fut le roi de León qui, par égard pour l’exploit chevaleresque dont il avait été témoin, trouva le moyen de réparer l’affront. Il céda officiellement le château à Marco, de manière à ce que celui-ci puisse à son tour le remettre symboliquement entre les mains de Diego López, qui n’était plus en mesure de le défendre.¹⁴⁴ Sous la plume de don Pedro, le magnat s’était cette fois montré quelque peu indélicat dans le manquement du code de l’honneur qu’il défendait si scrupuleusement en d’autres occasions.

Pour finir, le narrateur mettait naturellement en valeur le rôle de Diego López dans la bataille de Las Navas de Tolosa, tout en attribuant aux Laras une importance qu’ils n’avaient pas dans les récits antérieurs. Pourtant, c’est ce point précis de la narration qu’il choisissait pour rappeler la légende noire, qui plus est en rajoutant un autre mythe dévalorisant. Dans un dialogue reconstitué, Lope Díaz II enjoignait à son père de se battre convenablement pendant la bataille, puisqu’on lui avait confié le commandement de l’avant-garde, afin que l’on cesse de l’appeler “fils de traître”. Ce à quoi Diego López rétorquait que l’on pourrait bien le traiter de “fils de pute”, mais plus jamais de “fils de traître” : faisant mine de réfuter (gauchement) l’accusation pesant sur son comportement à Alarcos, le comte Pedro rappelait ainsi les supposées infortunes conjugales de Diego López, sans doute une autre calomnie lancée par la monarchie contre les Haros dans les années 1280.¹⁴⁵ L’auteur détaillait un peu plus cette anecdote dans le *Livro de linhagens*, où il précisait que la première épouse supposée du magnat, María Manríquez de Lara, l’avait quitté pour un forgeron de Burgos. Il s’agissait donc d’un double déshonneur pour le magnat, déshonneur viril mais aussi déshonneur social, puisque celui qui lui était préféré était un artisan, un non-combattant.¹⁴⁶ Certes, le reste de la bataille de Las Navas était tout à son honneur : Diego emmena la première charge de cavalerie qui perfora l’armée almohade, à tel point que son groupe se trouva bloqué de l’autre côté du champ de bataille ; pressés autour de leur seigneur, les chevaliers villains de Madrid, finirent par s’enfuir, preuve que leur courage, et par là leur valeur militaire était bien moindre que celle des hidalgos, contrairement à ce qu’avait osé affirmer Alphonse VIII avant Alarcos. Au moment opportun, ce fut Diego qui conseilla au roi de Castille de se jeter dans la mêlée pour forcer la décision. Et ce fut à lui qu’Alphonse VIII confia le soin de partager le butin de la bataille entre les trois rois et les armées, tâche délicate s’il en est. Son sens de l’honneur désormais légendaire lui permit de trouver le moyen de ménager au mieux les susceptibilités de chacun, tel un nouveau roi Arthur : il céda généreusement tout le butin du camp des Almohades (dont il précisait qu’il revenait de droit au roi et aux hidalgos de Castille) aux rois d’Aragon et de Navarre, laissant à Alphonse VIII le seul “honneur de la bataille”, et aux autres, tout ce qu’ils pourraient trouver hors du camp ; bien entendu, tous louèrent son jugement.¹⁴⁷

144. D’après LUIS FELIPE LINDLEY, *Crónica geral...*, ch. DCCXLIX, t. IV, p. 294-296.

145. D’après LUIS FELIPE LINDLEY, *Crónica geral...*, ch. DCCLXIII, t. IV, p. 328.

146. *E depois, leixou dom Diego, o Boo, esta molher, dona Maria Manriquez, porque lhe foi com ùu ferreiro em Burgos...*, d’après JOSÉ MATTOSO et JOSEPH PIEL, *Portugalæ monvmenta historica...*, vol. II, t. I, p. 142.

147. D’après LUIS FELIPE LINDLEY, *Crónica geral...*, ch. DCCLXIV, t. IV, p. 330-336.

Avec la *Crónica de 1344* du comte Pedro de Barcelos, dont la postérité allait être très importante, Diego López devint un héros célèbre. La dimension légendaire du personnage était masquée par l'habillage historique de ses travaux. Peut-être l'auteur n'avait-il fait que compiler de nombreux récits préexistants, accolés à la mémoire du magnat lors des campagnes de propagande de la fin du XIII^e siècle. Si tel était le cas, il n'effectua aucun tri entre anecdotes historiques et littéraires, ni même entre celles qui étaient favorables à la mémoire du magnat et celles qui pouvaient lui nuire. Car le personnage ambivalent qui en résultait lui permettait d'idéaliser les valeurs aristocratiques, notamment le code de l'honneur chevaleresque, face à la monarchie, tout en laissant entendre que les véritables champions de l'aristocratie à l'époque d'Alphonse VIII étaient déjà les Laras.

Un seigneur de Biscaye mythique nommé Diego López

Le comte Pedro avait largement puisé —consciemment ou non— dans la “matière de France” pour broser le portrait de son Diego López. Il utilisa également, et ce n'est guère surprenant, la “matière de Bretagne”, en particulier dans plusieurs récits du *Livro de linhagens* qui touchaient à la fondation de la seigneurie de Biscaye. Juan Paredes Núñez date l'invention de ces mythes du début du XIII^e siècle, moment du troisième exil de Diego, et pense que l'auteur pourrait en être Rigaut de Berbezilh, en réponse à une commande du magnat.¹⁴⁸ Mais la *Vita* tardive qui prétend que ce troubadour provençal a vécu auprès de Diego n'est pas fiable, et l'utilisation que fait le comte Pedro de ces mythes suggère plutôt une composition au XIV^e siècle. La présence, parmi les ancêtres mythiques titulaires de ce fief, d'un homonyme du magnat retient l'attention sur ces légendes : n'y a-t-il pas là une tentative d'annexion de la mémoire du véritable fondateur du lignage Haro ?

Selon don Pedro, les seigneurs de Biscaye descendaient d'un certain Froom, frère d'un roi d'Angleterre. Celui-ci avait traversé la mer pour aider les Biscayens alors libres à résister aux exigences du “comte des Asturies” qui leur demandait un tribut : vainqueur de ce comte Moniño, qui mourut d'ailleurs dans la bataille, Froom fut proclamé seigneur de Biscaye. Jusqu'ici, ces mythes relevaient d'une propagande on ne peut plus transparente : il s'agissait pour Juan Núñez de Lara, qui avait obtenu Biscaye en 1336 (mais non le titre de seigneur, désormais signe d'indépendance) à la suite d'une révolte contre Alphonse XI, de se prévaloir d'une origine royale, mais géographiquement éloignée (ce qui est plus commode) et correspondant au pays des romans arthuriens, la Bretagne. La bataille gagnée contre les Asturies, berceau de la monarchie castillano-léonaise, permettait aux Laras de faire état d'une supériorité militaire “historique” sur les souverains avec lesquels ils rivalisaient pour le contrôle du royaume.¹⁴⁹

Il est plus difficile d'expliquer pourquoi plusieurs autres légendes fondatrices avaient été attribuées à un personnage nommé Diego López, l'arrière-petit-fils légendaire de ce Froom (que le comte Pedro distinguait nettement de Diego López II). On le trouve d'abord dans le conte mélusinien de *La Dame à la Patte*

148. JUAN PAREDES NÚÑEZ, *Las narraciones de los “Livros de Linhagens”*, Université de Grenade, 1995, ‘Colección filológica’ 36.

149. *Título IX : De como os de Biscaia, por nam terem senhor, tomarom por senhor Froom, irmão d'el Rei de Ingraterra, que i veo teer com um seu filho, e como dele descenderam os de Bizcaia*. D'après JOSÉ MATTOSO et JOSEPH PIEL, *Portugalæ monvmenta historica...*, vol. II, t. I, p. 136.

de Chèvre. Comme Henno aux Grandes Dents, le personnage imaginé dans les années 1180 par l'Anglais Gautier Map dans *De nugis curialium*, Diego López rencontrait dans la montagne (et non dans la forêt, mais dans les deux cas, il s'agissait de confins où le merveilleux avait sa place) une femme très belle et bien vêtue, de très noble naissance. Il la trouvait en train de chanter d'une voix très aiguë (un attribut que l'on retrouve chez Presine, l'héroïne du *Roman de Mélusine* de Jean d'Arras composé vers 1390). Immédiatement séduit, il consentait à la seule condition qu'elle mettait à leur union, la promesse de ne jamais invoquer les puissances divines. Comme la compagne de Henno et comme Presine, cette créature était en effet d'essence maléfique, comme l'indiquait sa tare physique, une patte de chèvre. La belle jeune fille se montra féconde, et assura la descendance de Diego López en lui donnant deux fils et une fille. Mais, comme dans l'œuvre de Jean d'Arras, le héros rompit sa promesse : témoin d'un phénomène extraordinaire, il invoqua spontanément sainte Marie, provoquant le départ de son épouse vers ses montagnes d'origine. Celle-ci tenta d'emmener avec elle tous ses enfants, et seul un réflexe de Diego López lui permit de conserver l'un de ses fils, celui qui allait perpétuer sa lignée.¹⁵⁰ L'utilisation d'un thème littéraire remontant au XII^e siècle visait ici à glorifier le lignage des Laras par l'appropriation d'un personnage “totémique”, la fée Mélusine. Notons que la même ascendance était revendiquée à peu près au même moment par les Lusignans en France et par les Staufenberg en Bade.¹⁵¹ Le lien qu'établit ici le conteur entre le personnage totémique et l'homonyme du véritable fondateur du lignage Haro semble indiquer que Diego López II était indirectement associé à cette construction mémorielle des Laras.

C'est ce que confirme un autre récit, *Le Cheval Pommelé*, qui mettait en scène le même Diego López au cours d'un affrontement avec les “Maures” — ce qui le rapprochait un peu plus du vainqueur de Las Navas de Tolosa. Vaincu et capturé, il se morfondait dans une prison à Tolède, tandis que son fils et héritier désigné, Íñiguez Guerra, cherchait à Biscaye un moyen de le délivrer. En désespoir de cause, il alla consulter sa mère dans les confins montagneux. Celle-ci se montra cette fois ouvertement magicienne (et donc pleinement fée) en devinant, avant qu'il ait parlé, le motif de sa visite, puis en lui offrant un cadeau magique, le cheval dénommé Pommelé (*Pardalo*), invincible au combat, immortel, et ne nécessitant aucun entretien. Grâce à ce destrier, il put chevaucher jusqu'à Tolède, enlever son père et revenir à Biscaye en une seule journée.¹⁵²

Le comte Pedro finit par identifier cette Mélusine basque à un personnage maléfique toujours d'actualité à son époque, le *Cuuvro* (au XV^e siècle Lope García de Salazar l'appella *Culuebro*). Chaque seigneur de Biscaye se rendant dans le village de Vusturio (aujourd'hui Busturia, entre Bermeo et Guernica) avait l'obligation de lui faire une offrande : il lui fallait déposer les entrailles des bovins tués lors de

150. *De dom Diego Lopez, senhor de Bizcaia, bisneto de dom Froom, e como casou com ãa molher que achou andando a monte, a qual casou com ele com condiçom que nunca se beenzesse, e do que lhe com ela aconteeço*. D'après JOSÉ MATTOSO et JOSEPH PIEL, *Portvgaliæ monvmenta historica...*, vol. II, t. I, p. 138.

151. C'est vers 1375 que s'élaborèrent les récits mélusiniens des Lusignans, tandis que la légende du chevalier Peter von Staufenberg remontait aussi au XIV^e siècle. Voir à ce sujet JACQUES LE GOFF et EMMANUEL LE ROY LADURIE, “Mélusine maternelle et défricheuse”, *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 1971, p. 587-603.

152. D'après JOSÉ MATTOSO et JOSEPH PIEL, *Portvgaliæ monvmenta historica...*, vol. II, t. I, p. 139.

son séjour au sommet d'une montagne proche, et cette sorte de démon venait s'en repaître pendant la nuit. Faute d'accomplir ce rituel, un deuil pouvait frapper le seigneur le jour même, par exemple celui d'un écuyer. En outre, le *Cuuvro* était censé s'introduire dans le lit des femmes de la région en se faisant passer, justement, pour un écuyer.¹⁵³

Ces récits du XIV^e siècle mettant en scène un Diego López mythique, descendant de la famille royale d'Angleterre, profitèrent probablement de la notoriété de Diego López II. Sans doute conservait-on le sentiment qu'il avait joué un rôle fondateur pour son lignage désormais disparu, et la famille Lara entendait bien s'approprier cette origine prestigieuse en même temps que l'héritage de Biscaye. À travers cet homonyme mythique, le comte Pedro de Barcelos campait un personnage ambigu qui correspondait assez bien à la figure qui se dégageait des récits fictifs associés à son Diego historique. En fin de compte, en menant à bien sa tentative de compilation de toutes les traditions, orales et écrites, et dans sa volonté d'exalter l'aristocratie contre la monarchie, et à l'intérieur de l'aristocratie, les Laras contre les Haros, leurs rivaux déçus, le comte Pedro avait réalisé une synthèse entre les mémoires rose et noire de Diego élaborées à la fin du XIII^e siècle. Et il lui avait apporté une nouvelle dimension, celle de la légende, qui convertissait la double mémoire en un mythe unique.

4.2. Le retour imparfait au personnage historique (XV^e-XVI^e siècles)

Cette période fut celle du passage d'une approche annalistique du passé à des enquêtes plus proprement historiques. Les auteurs qui écrivirent des biographies de Diego López II cessèrent d'ajouter des mythes et tentèrent même d'en éliminer, autant que le permettait leur outillage méthodologique. Car leurs travaux ne comportaient que des esquisses d'analyses, et demeuraient fondamentalement des compilations. Ils n'étaient pas exempts, en outre, d'une volonté de manipulation idéologique. Confrontés aux mémoires antagonistes et aux légendes que leur avaient léguées les sources littéraires antérieures, ils sélectionnèrent les éléments qui cadraient le mieux avec leurs objectifs et n'hésitèrent pas à les interpréter, à spéculer sur leurs lacunes mêmes. Ils composèrent ainsi un nouveau visage de Diego López, une nouvelle mémoire qui permettait encore une fois de soutenir l'aristocratie qui inspirait leur plume.

“Le Bon” ou “le Mauvais”, un ancêtre illustre pour les généalogistes

L'intérêt de la noblesse castillano-léonaise pour les généalogies se développa de manière sensible au cours de cette période, et en particulier au XVI^e siècle, lorsque les “statuts de pureté de sang”, autant que l'évolution des mentalités aristocratiques, imposaient à tout Grand d'Espagne de prouver que son ascendance ne comportait aucune souillure religieuse. Plusieurs familles de la noblesse qui se réclamaient de l'héritage des seigneurs de Biscaye, et donc de la descendance de Diego López II, commandèrent des recherches de ce type qui donnèrent lieu à plusieurs petites biographies du magnat. Leurs auteurs tentèrent vainement de comprendre le sens des mémoires antagonistes du magnat, qu'ils mirent indistinctement au service de la gloire de leur illustre ancêtre.

153. Ce contact avait un effet particulier : les femmes *tornam escooradas* (c'est-à-dire blêmisaient ?). D'après JOSÉ MATTOSO et JOSEPH PIEL, *Portvgaliæ monvmenta historica...*, vol. II, t. I, p. 140.

Le premier ouvrage du genre remonte aux années 1454-1457, lorsque Lope García de Salázar composa sa *Crónica de Vizcaya*. Diego López avait en effet dirigé les fiefs basques dont avait hérité ce noble lettré, ce qui lui permettait de faire rejaillir sur son lignage quelque peu obscur la gloire passée des Haros et des Laras. Salázar n'hésitait donc pas à reprendre certaines anecdotes à caractère mythique transmises par le comte Pedro, en les aménageant parfois. Il transformait par exemple la légende du premier seigneur de Biscaye : celui-ci avait désormais pour nom Don Çuría (“le seigneur blanc”, en basque), et il avait été engendré par la fille d'un roi écossais, arrivée par la mer au Pays Basque, et fécondée pendant son sommeil par le *Culuebro*, que Salázar considérait comme le Diable en personne.¹⁵⁴ Tout en demeurant dans la “matière de Bretagne”, il transformait ainsi le récit mélusien rapporté par le comte Pedro en un épisode arthurien : l'enchanteur Merlin, tel qu'il avait été défini dès 1135 dans les *Prophéties de Merlin* de Geoffrey de Monmouth, était lui aussi le fils d'une princesse de Galles et d'un incube qui s'était introduit dans sa couche à son insu.¹⁵⁵ Ce personnage à la fois diabolique et divin était d'ailleurs tout aussi ambigu que le Diego López II littéraire. Le passage qui lui était consacré dans cette généalogie s'avérait très succinct ; l'auteur s'y interrogeait sur la dualité du personnage, en opposant son héroïsme à Las Navas à la légende noire d'Alarcos, qu'il connaissait à travers le regard du comte Pedro. Et de proposer sa propre interprétation : surnommé “le Bon” avant Alarcos, son comportement indigne au cours de cette bataille lui aurait valu alors le sobriquet diamétralement opposé, “le Mauvais” ; il ne recouvrit son honneur, et son qualificatif positif, que lors de la bataille de Las Navas de Tolosa. En inventant ce surnom négatif, Salázar poussait inconsciemment à son terme la logique qui avait présidé à l'élaboration du mythe noir de Diego López.

Le même Lope García de Salázar écrivit à la fin de sa vie un autre ouvrage, beaucoup plus étoffé que le précédent, *Las Bienandanzas e Fortunas*. Ce qui se voulait une histoire universelle revêtait plutôt l'aspect d'une généalogie, en particulier les livres XX à XXV qui traitaient de l'histoire de Biscaye. L'objectif était le même que celui de la *Crónica de Vizcaya*, à savoir encenser les anciens seigneurs de Biscaye pour la propre gloire de l'auteur. Il émit donc naturellement un jugement flatteur sur Diego López II, “le plus grand et le meilleur [des seigneurs de Biscaye], celui qui a le plus gagné, et valait le plus, celui qui a fait le plus d'actions d'éclat et subi le plus d'épreuves”, tout en rappelant la dichotomie du personnage que mettaient en évidence ses surnoms “*el Bueno*” et “*el Malo*”. Il ne consacrait qu'une minuscule biographie au personnage, dont il évoquait plusieurs autres actions légendaires (telles qu'elles avaient été formulées dans la *Chronique de 1344*) à d'autres endroits de sa généalogie : l'anecdote de la Taxe des Hidalgos se trouvait dans une généalogie des Laras, le passage de Diego López au service du calife almohade était mentionné dans une histoire du lignage des Marroquins.¹⁵⁶ Il faisait montre d'un certain sens historique en soulignant que Diego López avait été le premier à employer l'*apellido* de Haro, un attribut dont il connaissait l'importance dans

154. D'après l'édition de SABINO AGUIRRE GANDARIAS, *Las dos primeras crónicas de Vizcaya*, Bilbao, Caja de Ahorros Vizcaína, 1987, p. 13-106, p. 40-41 pour la biographie de Diego López II.

155. Voir NELLY ANDRIEUX-REIX et EMMANUËLE BAUMGARTEN, *Le Merlin en prose. Fondations du récit arthurien*, Paris, PUF, 2001, 128 p.

156. D'après l'édition de ÁNGEL RODRÍGUEZ HERRERO, *Las bienandanzas e fortunas, códice del siglo XV*, Bilbao, 1967, t. IV, livre XX, p. 12-13 ; voir aussi p. 21-22, 28, 100-101, 139, et 431.

la construction du lignage. Mais il prétendait dans le même temps que les armoiries remontaient au premier seigneur légendaire de Biscaye : avant la bataille contre l'infant de León, deux loups portant des agneaux dans leur gueule s'étaient approchés de l'armée ; Don Çuría, devenu grâce à sa victoire seigneur indépendant de Biscaye, avait naturellement choisi l'image de cette apparition pour emblème.

Le cardinal Pedro González de Mendoza, fils du marquis de Santillana, est l'auteur probable d'un autre ouvrage du genre, le *Memorial del linaje Haro* composé sous le règne d'Isabelle la Catholique. À en croire Lorenzo de Padilla, il avait été réalisé sur la commande d'un descendant de Diego López II, le seigneur de la maison de Carpio Diego López de Haro, un lettré. Le cardinal, également archevêque de Tolède, ne manqua pas de rappeler l'existence d'une statue de Diego dans sa cathédrale, et la présence des étendards provenant du butin de Las Navas de Tolosa, qu'il aurait également cédé aux chanoines.¹⁵⁷ Il rappelait sa qualité de bienfaiteur, sa participation à la construction d'une nef, et la présence du cierge qui brûlait toujours à sa mémoire à Tolède. Sa biographie suivait de très près la chronique de don Pedro, tout en effectuant certains choix, toujours au bénéfice de la mémoire positive du magnat. Ainsi il reproduisait longuement le dialogue entre le magnat et la reine Urraca, mais n'offrait qu'un très bref résumé de l'anecdote beaucoup moins valorisante de la reddition de Marco Gutiérrez. Il insistait sur le fait que la défaite d'Alarcos se devait à la maladresse d'Alphonse VIII, et l'exil du magnat à sa malencontreuse alliance avec le León. La moitié de la biographie était consacrée au rôle de Diego lors de la victoire de Las Navas, ce qui résumait bien l'intention de l'auteur, qui était de glorifier le personnage autant que le permettaient les chroniques les mieux connues.¹⁵⁸

Lorenzo de Padilla, chroniqueur de l'empereur Charles Quint, écrivit à son tour vers 1540 une généalogie des seigneurs des Biscaye commandée par la maison de Baeza (qui était issue d'une branche des Haros remontant au XIII^e siècle). Ses *Corónicas de la Casa de Vizcaya y de las casas ilustres que proceden de la sangre de los señores de ella*, utilisait largement les travaux des généalogistes et les chroniques, mais surtout, pour la première fois, de nombreuses chartes. L'auteur faisait montre d'un certain esprit critique en tentant occasionnellement de confronter les récits et les faits mentionnés par les documents originaux : il refusait par exemple d'accepter la véracité de l'origine écossaise des seigneurs de Biscaye évoquée par Salázar. Il accordait une importance particulière au personnage de l'"illustrissime Don Diego López de Haro, dont il ne demeure pas une petite mémoire, du fait de ses actions d'éclat", et auquel il consacrait la plus importante biographie de son œuvre : elle ne couvrait pas moins de quinze folios de son manuscrit, alors que le conquérant de Baeza, Lope Díaz II de Haro, n'avait droit qu'à onze folios.¹⁵⁹ Mais pour sa biographie de Diego, il bornait toutefois l'exercice de la critique à rejeter d'un bloc la légende noire. Il reprenait ainsi le récit méconnu de Juan de Osma

157. Voir Planche 2.

158. D'après l'édition du ms. 7569 de la BNM par ÁNGEL RODRÍGUEZ HERRERO, dans : ANDRÉS E. DE MAÑARICUA Y NUERE dir., *Historia general del señorío de Vizcaya. Epílogo : Historiografía de Vizcaya (desde Lope García de Salazar a Labayru)*, Bilbao, 1971, coll. 'Biblioteca de la Gran Enciclopedia Vasca' 8, "Crónica de los muy ilustres señores de Vizcaya del linaje de Haro alcaldes que fueron de las apelaciones en Castilla", p. 445-512 (commentaires p. 104-109) ; la biographie de Diego López II occupe les p. 456-463.

159. D'après l'édition de ANDRÉS DE MAÑARICUA, *Crónicas de la casa de Vizcaya, según el códice del British Museum Egerton 897*, Bilbao, 1971, coll. 'La Gran Enciclopedia Vasca' ; la biographie de Diego López II occupe les p. 41-53.

pour montrer que la trahison d'Alarcos n'était qu'un mythe, Diego ayant été, au contraire, le dernier défenseur d'une armée en déconfiture.

En revanche, Padilla acceptait sans discussion les aspects vraisemblables de la légende rose, comme l'anecdote de la Taxe des Hidalgos, retranscrite telle qu'il l'avait trouvée dans la *Crónica* du comte Pedro. Il fournissait par ailleurs de multiples explications visant à légitimer, aux yeux des aristocrates de son temps, le comportement de Diego López, en particulier ses exils, qui pouvaient passer pour des trahisons. Il minimisait d'abord leur nombre : malgré son utilisation des chartes, il prétendait que Diego ne s'était éloigné du royaume de Castille qu'une seule fois, mais pendant quinze années, entre 1188 et 1203. Puis il cherchait à décharger le magnat de toute responsabilité : pour lui, Alphonse IX, en déclenchant une guerre injuste contre son beau-père Alphonse VIII, avait contraint Diego à quitter le León ; à la suite de quoi le roi de Castille n'aurait pas rémunéré ses services à leur juste valeur, le forçant à chercher fortune en Navarre. Enfin, il soulignait, avec l'appui des sources juridiques postérieures, que s'exiler, *desnaturarse*, était une option alors permise par le droit : Diego était donc demeuré dans la légalité et l'honneur était respectivement sauf. Il semble même que Padilla enrichi la mémoire du magnat de légendes nouvelles, peut-être de son cru. Lors de la bataille de Las Navas, Diego était parvenu, selon lui, à forcer le camp retranché du calife ("l'enceinte aux chaînes", *el palenque de las cadenas*), ce qui lui avait valu d'ajouter à ses armoiries les chaînes qui ornaient encore le blason des Baezas au XVI^e siècle. Enfin, Padilla modifia quelque peu les événements immédiatement postérieurs à la bataille. Selon lui, Diego avait retrouvé dans sa tente Alphonse VIII, qui l'avait serré dans ses bras et l'avait gardé auprès de lui la nuit entière pour fêter la victoire ; par ailleurs, lors du partage du butin, Diego n'avait pris pour lui qu'un jeu d'échecs ayant appartenu au calife. La critique de Padilla s'avère ainsi très superficielle. Elle servait de caution intellectuelle à une volonté de réhabilitation de la mémoire de Diego López. Le chroniqueur impérial ne fit que privilégier la légende rose aux dépens de la légende noire, sans s'interroger sur les modalités ou la finalité de leur construction. Généalogiste avant d'être historien, il voulut complaire à ses commanditaires, et non mener une analyse rigoureuse.

Les travaux des généalogistes des XV^e et XVI^e siècles permettent ainsi d'observer les premiers efforts de déconstruction de la mémoire de Diego López II. Une déconstruction très imparfaite, puisqu'ils s'accordaient à vouloir exalter le personnage, d'abord en tirant une certaine fierté de son côté négatif, puis en niant celui-ci. Cette réhabilitation allait s'appuyer sur les travaux historiques.

Le héros de Las Navas célébré par les historiens (à partir de 1541)

L'édition de la *Crónica general* du comte Pedro (dans sa version castillane retouchée vers 1390) par Florián de Ocampo en 1541 suscita dans les milieux lettrés et aristocratiques un fort engouement pour l'histoire, et en particulier pour les événements de la *Reconquista* qui s'était achevée en 1492. Dans cette lecture déterministe, la défaite d'Alarcos s'effaçait devant la victoire de Las Navas de Tolosa, considérée à juste titre comme décisive. Cette évolution faisait de Diego López II un héros national, dont la mémoire se résumait de plus en plus à son rôle dans cette bataille. Mais l'utilisation du texte initialement composé par le comte Pedro de Barcelos conduisait inévitablement à rencontrer la légende noire de Diego.

Pour rendre compte du destin de la mémoire du magnat dans ce nouveau contexte, il suffira d'un exemple tiré d'un genre né des travaux d'Ocampo, la "poé-

sie historique” ou *romance cronístico*, qui visait à vulgariser l’histoire “véritable”, tirée des chroniques, en la rendant plaisante par la versification. Lorenzo de Sepúlveda, dans ses *Romances nuevamente sacados de historias antiguas de la Crónica de España*, parues en 1551, consacrait ainsi un poème entier à notre héros, qu’il intitula *Romance de don Diego de Haro*.¹⁶⁰ Celui-ci reprenait pour l’essentiel le dialogue fictif entre Diego et son fils (dont Sepúlveda confond d’ailleurs les noms) imaginé par le comte Pedro, et qui rappelait à la fois l’accusation de trahison pesant sur Diego du fait de son comportement à Alarcos et ses infortunes conjugales. Comme pour Lope García de Salázar, cette double légende noire ne semblait pas entamer le prestige du magnat, au contraire : la volonté d’un chef de guerre de se racheter d’une tache antérieure faisait partie des raisons de la victoire des chrétiens sur les musulmans, et donc de l’histoire, dans l’esprit de l’auteur. Ce n’était pas le poème principal de Sepúlveda sur la bataille : le *Romance de la memorable batalla de Las Navas de Tolosa*, qui mentionnait Alarcos sans rappeler la légende noire de Diego, reprenait toutes les actions d’éclat du magnat décrites par la chronique du comte Pedro, comme la première charge et la partition du butin. Remarquons également que l’histoire de l’*alcaide* d’Aguilar, Marco Gutiérrez, dans laquelle le personnage de Diego n’était pas véritablement mis à l’honneur, avait également été choisie comme thème d’un très long poème.

La redécouverte des chroniques de la *Reconquista* au milieu du XVI^e siècle remit la mémoire de Diego López au goût du jour. Il devint ainsi un personnage historique familier de tous les lettrés, à tel point qu’Antonio de Yepes, le chroniqueur de l’ordre de saint Benoît, put écrire à son propos au début du XVII^e siècle : “Je n’ai pas besoin de perdre beaucoup de temps à rappeler qui était ce chevalier, puisque c’est l’un des plus connus d’Espagne, et certains rois ne le sont pas autant”.¹⁶¹ Et comme on pouvait tout pardonner au vainqueur de Las Navas, y compris ses errements antérieurs, le public historique du XVI^e siècle accepta sans la remettre en question la légende noire, décidément indissociable de la légende rose depuis la synthèse réalisée par le comte Pedro.

L’instrumentalisation persistante de la légende noire

Cette indifférence vis-à-vis de la légende noire n’était cependant pas aussi unanime que ne le laissent supposer généalogistes et historiens. En réalité, les successeurs et les descendants de Diego López semblaient juger, contrairement à Lope García de Salázar, que cette tache sur la mémoire de leur illustre ancêtre leur portait préjudice.

Un exemple tiré des controverses littéraires de la fin du XVI^e siècle met en évidence cette sensibilité aristocratique à la mémoire de Diego López. Le poète sévillan Fernando de Herrera, “*el Divino*”, avait commenté les œuvres de Garcilaso de la Vega en se montrant un critique averti, et parfois dur. Il avait suscité la réaction indignée des admirateurs inconditionnels du déjà célèbre auteur, en particulier du Grand Connétable de Castille, Juan Fernández de Velasco, comte de Haro, qui sous le pseudonyme du *Prete Jacopin* avait violemment attaqué son

160. ANTONIO RODRÍGUEZ-MOÑINO a édité son *Cancionero de romances sacados de la coronicas de España, con otros*, en suivant l’édition de Séville (1584), Madrid, Castalia, 1967, 340 p., coll. ‘Colección de romances de los siglos de oro’ 3 ; les passages évoqués se trouvent aux p. 228-229, 237-241, 266-268.

161. D’après l’édition de sa *Crónica general de la orden de San Benito* réalisée par JUSTO PÉREZ DE URBEL (Madrid, Atlas, 1959-1960, 3 vol., coll. ‘Biblioteca de autores españoles’ 123, 124, 125), t. III, p. 101.

commentaire, en mettant en doute ses compétences et son goût littéraire. Piqué au vif, notamment par l'évocation du *topos* de la supériorité littéraire de la Vieille Castille sur l'Andalousie, Herrera répliqua par une satire encore plus acerbe qui contenait des attaques personnelles.¹⁶² Il chercha notamment à salir la mémoire des ancêtres du *Gran Condestable* en lui adressant ces deux quatrains injurieux qui évoquaient la couardise d'un certain comte de Haro avant une bataille qu'il devait livrer aux côtés d'un roi : *Amarillo como cera / Estava el conde de Haro / Buscando todo reparo / Por no pasar la ribera ; / Desque vido la manera / Como el señor rey pasava, / Tan gordos pedos tirava, / Que se oyan en Talavera*. L'identification de ce "comte de Haro" à Diego López II n'est pas certaine : un ancêtre plus direct du connétable, l'écrivain Pedro Fernández de Velasco, justement surnommé "le bon comte de Haro", avait participé à la bataille d'Olmedo qui avait vu la victoire de Jean II de Castille sur l'Aragon en 1445 ; or, dans son texte, Herrera venait justement d'évoquer cette bataille. Les précisions géographiques, la référence au fleuve à traverser (sans doute le Guadiana, qui sépare la Vieille Castille de l'Andalousie, et au-delà duquel se trouvait Alarcos), et la proximité de Talavera (de la Reina), invitent pourtant à privilégier l'hypothèse de la bataille de Las Navas de Tolosa. La mémoire d'un vassal félon appartenant à la famille Haro, une persistance de la légende noire de Diego López II, semble être ici amalgamée à la figure d'un personnage plus récent pour constituer une charge plus virulente contre un contemporain.

La mémoire noire de Diego López continuait ainsi à être utilisée au XVI^e siècle dans le but pour lequel elle avait été forgée au XIII^e. Attaquer le prestige de ce personnage clé servait toujours à rabaisser ses descendants. Cela expliquait les efforts de certains généalogistes pour réécrire, non l'histoire, mais la mémoire du magnat, en s'efforçant d'éliminer son côté noir. Les travaux historiques avaient fait de Diego López un "grand homme" de l'Espagne, et avaient introduit dans sa biographie quelques éléments de critique. Mais, aveuglés par leur confiance dans le contenu des chroniques, les auteurs ne s'aperçurent pas des multiples manipulations qu'y avait subies la mémoire du personnage. Et ils contribuèrent même à son élaboration en cherchant une nouvelle fois à l'instrumentaliser.

4.3. Le mythe de la seigneurie indépendante de Biscaye (XVIIe-XXe siècles)

A partir du XVII^e siècle, la mémoire de Diego López II cessa d'être un enjeu pour les grandes maisons aristocratiques. Un courant d'idées, le fuérisme, qui exaltait la mémoire de régions déterminées à l'intérieur d'une Couronne d'Espagne très composite, prit alors le relais. Les études historiques du Pays Basque s'intéressèrent au seigneur de Biscaye qu'il avait été, laissant de côté son rôle pourtant plus important de seigneur de Nájera. Et ils l'enrôlèrent dans leur combat contre les efforts centralisateurs de la monarchie.

La réactivation des légendes rose et noire par le fuérisme et l'anti-fuérisme

Le fuérisme survécut beaucoup plus longtemps au Pays Basque que dans d'autres provinces à forte identité comme la Catalogne, où le droit régional fut

162. FERNANDO DE HERRERA, *Controversia sobre sus anotaciones a las obras de Garcilaso de la Vega. Poesías inéditas*, Séville, 1870, coll. 'Sociedad de Bibliófilos Andaluces' 9, p. 93.

aboli au début du XVII^e siècle. Le Pays Basque, demeuré fidèle à Philippe V pendant la Guerre de Succession d'Espagne, obtint le privilège de conserver le sien jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ce particularisme étant également culturel, les érudits inclinaient plus qu'ailleurs à étudier l'histoire de leur région. Ils y cherchaient les origines de sa langue et de sa situation juridique privilégiée, et ils se livraient souvent à une analyse eschatologique qui entraîna un recul dans la méthode historique par rapport aux vellétés de critique des généalogistes et historiens antérieurs. Ils acceptèrent tous les mythes traitant des origines du Pays Basque, et notamment ceux rapportés par le comte Pedro de Barcelos ou Lope García de Salázar. En adoptant la thèse pactiste, ils cherchèrent à prouver l'existence, à l'origine, d'une seigneurie indépendante de Biscaye, et d'un "pacte" imaginaire conclu avec la Couronne d'Espagne, en vertu duquel les Basques auraient adhéré à la monarchie à condition que leur droit régional soit respecté. Ces érudits furent donc amenés à reprendre les généalogies des seigneurs de Biscaye, en les expurgeant des réserves qui avaient pu être émises quant aux légendes qu'elles contenaient. Ils composèrent ainsi une nouvelle mémoire de Diego López II.

Prenons l'exemple de l'*Historia general de Vizcaya* de Juan Ramón de Iturriza y Zabala, écrite en 1787, et longtemps demeurée inédite.¹⁶³ Malgré son titre, l'ouvrage constitue une réflexion de géographie historique plus qu'un travail purement historique. Les notices consacrées aux seigneurs de Biscaye sont plutôt lapidaires, toujours élogieuses, et fortement inspirées de Lope García de Salazar, que l'auteur semble considérer comme une autorité infaillible parce que Basque. Les références aux sources, ainsi que les erreurs historiques de l'auteur, contribuent systématiquement à renforcer le prestige du personnage étudié. À propos de notre Diego López, Iturriza rapportait ainsi le qualificatif élogieux de Rodrigo Jiménez de Rada, et considérait avec lui le siège d'Estella comme une victoire du magnat. Puis, extrapolant à partir de l'anecdote de la Taxe des Hidalgos, il affirmait erronément que Diego avait participé à la conquête de Cuenca de 1177 en tant qu'alférez.¹⁶⁴ Il indiquait que le magnat avait reçu une blessure au cours de la bataille d'Alarcos, une information inédite dont nous ignorons la source. Il mentionnait ensuite les alliances matrimoniales supposées de Diego avec les Laras puis les Castro (car il prenait Toda Pérez de Azagra pour la fille de Pedro Rodríguez de Castro), ses nombreux (et bien réels) gouvernements, sa participation à Las Navas (sans oublier l'épisode épique du partage du butin), et son rôle dans l'adoption des armoiries aux loupes par la famille Haro (un élément emprunté à Salázar). Il est à noter qu'il escamotait un élément essentiel du texte de Salázar, son surnom "le Mauvais". Les érudits basques du fuérisme tendaient ainsi à façonner favorablement la biographie de Diego. Mais ils se consacraient beaucoup moins que leurs prédécesseurs à la recherche documentaire et se montraient totalement dépourvus de sens critique. La figure de Diego López II se trouvait ainsi noyée dans un ensemble de seigneurs de Biscaye, parfois fictifs, dont ils entendaient prouver l'importance dans le royaume, mais surtout l'indépendance juridique (raison pour laquelle Iturriza évoquait sans réticences les exils de Diego, et même son supposé passage au service des

163. D'après l'édition de MANUEL DE AZCARRAGA Y REGIL, Barcelone, 1884, livre I, ch. XXXVIII, p. 143-145.

164. En effet, Diego n'était pas alférez à cette date. Nous savons cependant qu'il participa à la fin du siège de Cuenca : absent des actes royaux du 15 février et du 4 mars, il assista à ceux du 18 mars et du 4 avril 1177, tous donnés au cours des opérations (JULIO GONZÁLEZ, *El reino de Castilla...*, t. II, n° 273-276, p. 453-455).

Almohades). Et leur manipulation de la mémoire était d'autant plus transparente que la technique de l'analyse critique se diffusait au même moment.

La fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e furent marqués par les attaques des gouvernements libéraux, notamment ceux de Jovellanos et de Godoy, contre les *fueros* de Biscaye. Sous leur impulsion naquit une histoire anti-fuériste qui tenta de prendre le contre-pied des travaux d'érudition locale en prouvant le caractère fictif de l'idée d'une seigneurie originellement indépendante. Ainsi les *Noticias históricas de las tres provincias vascongadas* de Juan Antonio Llorente, parues entre 1806 et 1808, répondaient-elles peut-être à une commande directe du ministre.¹⁶⁵ L'anti-fuérisme voulut se distinguer du courant qu'il combattait en se présentant comme la modernité face à l'archaïsme : Llorente opéra donc une révolution méthodologique, en introduisant ostensiblement la critique dans l'histoire du Pays Basque. L'étude des seigneurs de Biscaye, et parmi eux de Diego López II, s'appuyait ainsi, pour la première fois depuis la timide tentative de Padilla, sur un ensemble de documents originaux, extrêmement fourni qui plus est, dont Llorente édita une grande partie. Dans un premier temps, l'auteur partait à la recherche du "véritable" Diego López II. Mais son analyse des documents s'avérait globalement partielle : ils les utilisait systématiquement pour prouver que, même sous Diego López II, la seigneurie de Biscaye appartenait au roi de Castille, et forçait parfois leur contenu. Par ailleurs, il semble avoir délibérément écarté certains documents importants, qui pouvaient difficilement étayer sa thèse : ainsi, malgré le dépouillement systématique des archives, il fit mine d'ignorer la cession royale de la seigneurie de Biscaye à Diego datée de 1204. Et même s'il rejeta certains récits jugés trop fantaisistes (comme la Taxe des Hidalgos ou le dialogue entre Diego et son fils avant Las Navas...), il intégra, sans guère les discuter, des informations piochées dans les chroniques lorsqu'elles allaient dans son sens, et les travestissait parfois : ainsi prétendait-il avoir lu dans la *Crónica General* que Diego avait été appelé "le Mauvais" après la défaite d'Alarcos. Le fait de mentionner ainsi la légende noire, telle que l'avait reformulée Lope García de Salazar, lui permettait d'entamer quelque peu le prestige de ce magnat qui occupait une place si importante dans l'histoire régionale inspirée par le fuérisme. Il remarqua donc l'existence de mythes, mais préféra utiliser à son tour la mémoire de Diego López plutôt que de l'analyser. En quoi il échoua dans sa tentative de biographie critique. Et les controverses érudites du temps du fuérisme n'aboutirent en fin de compte qu'à réactualiser les luttes pluriséculaires autour de la mémoire de Diego López, "le Bon" ou "le Mauvais".

Nationalisme basque et critique historique : la légende rose à l'honneur

L'année 1876, date de l'abolition des *fueros* de Biscaye, marqua le passage du fuérisme au nationalisme basque. L'orgueil local qui, du temps du fuérisme, amenait les Basques à exalter leur région en rabaisant les autres composantes de la monarchie, faisait désormais place à un rejet de plus en plus ouvert de la monarchie, de l'unité nationale, et surtout du *forastero*, "l'étranger" né hors de la région, à l'aide de théories parfois raciales. Ce nouveau courant puisa à son tour dans l'histoire locale des éléments d'unité culturelle. Les seigneurs de Biscaye, mythiques ou historiques, furent ainsi remis à l'honneur, et parmi eux Diego López II.

165. JUAN ANTONIO LLORENTE, *Noticias históricas...*, t. II, p. 223-238, t. V, p. 381-391 et p. 467-468.

L'œuvre d'Estanislao J. de Labayru y Goicoechea s'inscrivait dans ce contexte. Ce prêtre traditionaliste d'origine navarraise, connu pour son activité dans le journalisme nationaliste, publia une *Historia general del señorío de Bizcaya* inachevée en six tomes entre 1895 et 1904.¹⁶⁶ Il s'était fixé comme objectif d'écrire la première histoire critique de Biscaye, en éliminant les *topoi* littéraires et les traditions faussées historiques, qu'avaient suscitées, à l'en croire, la littérature anti-basque. De fait, nous pouvons remarquer dans cette œuvre un progrès appréciable dans la rigueur d'analyse par rapport aux travaux d'Iturriza, voire même de Llorente, sans doute sous l'influence de l'école méthodique. Malgré tout, il s'agissait une nouvelle fois d'une œuvre de combat, qui cherchait d'abord à décrédibiliser ses contradicteurs, non à rectifier leurs travaux. L'auteur honni par excellence était Llorente, dont Labayru ne se contentait pas de réfuter les analyses, puisqu'il l'attaquait également sur le plan personnel, en insistant lourdement sur son manque de patriotisme (Llorente avait été un *afrancesado*, mais l'accusation de trahison de la patrie espagnole paraît incongrue sous la plume d'un nationaliste basque) et sur son hétérodoxie (il était proche des milieux jansénistes, et s'était prononcé contre l'Inquisition, et même contre Rome), voire même en usant d'insultes : Llorente était qualifié de "faussaire", d' "écrivain canaille", et il n'avait écrit que des "*Mensonges historiques*". Les pages consacrées à la biographie de Diego López II, ou plutôt à l'histoire de Biscaye à l'époque de ce seigneur, oscillaient donc entre la volonté de critique et le souci d'étayer la thèse nationaliste en réfutant les arguments anti-fuéristes. Ce qui le conduisait naturellement à des excès : il mettait parfois en doute l'existence même de documents que Llorente avait cités et qu'il n'avait pas retrouvés. Et lorsqu'il se trouvait à court d'arguments, il opposait à Llorente l'opinion d'auteurs antérieurs et nettement moins fiables, mais qu'il considérait néanmoins comme des autorités (l'annaliste aragonais du XVI^e siècle Jerónimo Zurita y Castro, le chroniqueur basque de Philippe II Esteban de Garibay y Zamalloa, ou encore l'historien navarrais du XVII^e siècle José de Moret).

Labayru approcha le problème de la construction de la mémoire de Diego López : il mentionna les surnoms opposés "le Bon" et "le Mauvais", et le qualifia de "héros légendaire". Mais sa volonté de renforcer le prestige du personnage le fit céder à la tentation d'accepter sans critique les mythes positifs, celui de la Taxe des Hidalgos, de la négociation avec Pedro Fernández de Castro lors du siège d'Alarcos, ou du partage du butin de Las Navas. Il limita donc sa critique des mythes au rejet de la légende noire d'Alarcos (comme Padilla) —sans s'interroger sur la raison de son existence— et de l'anecdote du passage au service des Almohades. Sa réfutation de Llorente, qui se voulait critique, l'amena parfois à commettre de graves erreurs : il niait ainsi le passage de Diego au service du roi de Navarre dans les années 1180, ou utilisait le document de 1204 comme une preuve de l'indépendance supposée de la seigneurie de Biscaye avant et après cette date. Surtout, il se livra après tant d'autres à une nouvelle surenchère dans la légende rose de Diego. Il s'acharnait à justifier l'exil de Diego, en affirmant que le souverain, du fait de ses "usurpations", en portait l'entière responsabilité. Il acceptait sans critique le jugement de valeur positif de Rodrigo Jiménez de Rada ainsi que celui de la propagande Haro (qui tirait prestige de l'affrontement militaire entre Diego et le roi de Castille ; sur ce point Labayru alla plus loin en imaginant

166. ESTANISLAO J. DE LABAYRU Y GOICOECHEA, *Historia general del señorío de Bizcaya*, réédition, Bilbao, 1968, coll. 'Biblioteca de la gran enciclopedia vasca' (fac-similé de l'édition originale, Bilbao et Madrid, 1897). Le passage concernant Diego López se trouve dans le t. II, p. 159-198.

une ligue des quatre souverains péninsulaires contre le magnat). Il évoquait indistinctement tous les récits élogieux concernant la participation de Diego à la bataille de Las Navas, y compris... un poème du XIX^e siècle. Enfin, il lui forgea un nouveau surnom, sans précédent : “le Noble”.

La montée du nationalisme suscita des oppositions, y compris au Pays Basque, chez certains érudits et historiens, qui proposèrent une lecture alternative de l’histoire de Biscaye et de ses seigneurs. Le libéral Gregorio de Balparda y Las Herrerías, monarchiste unitariste, écrivit ainsi en 1924 une *Historia crítica de Vizcaya y de sus fueros* qui tentait de mettre en évidence le rôle (jugé important) de la seigneurie à l’intérieur du royaume de Castille.¹⁶⁷ Une volumineuse partie était consacrée au règne clé d’Alphonse VIII et donc à l’époque de Diego López, dont il choisit d’emblée le surnom “le Bon”. Le titre de son ouvrage révélait la volonté de mener une approche plus critique que celle de ses prédécesseurs : dans un paragraphe introductif sur Diego, il affirmait avoir identifié, à côté du témoignage des chroniqueurs, de nombreuses traditions et légendes. Mais, plutôt que d’éliminer les informations qu’elles apportaient, ou de tenter d’analyser leur genèse, Balparda prétendait pouvoir reconstituer, grâce à la méthode critique, le fait historique dont elles étaient issues.

En fin de compte, Balparda ne différait guère des auteurs antérieurs dans son approche de la mémoire de Diego, qu’il tendait lui aussi à exalter par fierté régionale. Il acceptait à son tour la légende de la Taxe des Hidalgos ou celle de la négociation avec Pedro Fernández de Castro. Ayant identifié, après Labayru (qu’il ne citait jamais), la dualité “le Bon” / “le Mauvais”, il ne rejetait guère que la légende de la trahison lors de la bataille d’Alarcos (et de la maladresse d’Alphonse VIII), sans doute parce qu’elle salissait la mémoire du personnage. L’analyse comparée des chroniques, et la connaissance de l’œuvre de Gil de Zamora, le conduisit même à dater l’élaboration de cette légende de la fin du XIII^e siècle, sans s’interroger plus avant sur le processus. Dans sa lecture unitariste de l’histoire, il considérait la Castille comme prédestinée à jouer un rôle unificateur dans la Péninsule : accuser Diego de trahison, c’était selon lui masquer les véritables responsables de la défaite d’Alarcos, les rois de León et de Navarre, qui avaient préféré attendre le dénouement de la bataille afin de se jeter sur la dépouille du vaincu (en l’occurrence le roi de Castille), plutôt que d’accomplir leur devoir “espagnol” de lutte contre les Almohades. Et comme les autres auteurs basques, Balparda faisait endosser à Alphonse VIII la responsabilité de son exil et rapportait complaisamment tous les récits élogieux du comportement de Diego à Las Navas.

Ainsi les recherches historiques liées au nationalisme basque ne firent guère usage des nouveaux éléments de méthodologie historique dont elles se revendiquaient. C’est que les nationalistes, comme leurs contradicteurs basques, trouvaient un intérêt à exalter la mémoire du personnage de Diego López, qui était devenu, pour les deux camps, un “monstre sacré” de l’histoire. Il n’était plus question, comme au temps du fuérisme, d’escamoter la légende noire de Diego, mais elle était systématiquement écartée sous couvert de critique. En revanche, la légende rose était rapportée avec bienveillance et sans discussion.

167. GREGORIO DE BALPARDA Y LAS HERRERÍAS, *Historia crítica de Vizcaya y de sus fueros*, Madrid, 1924, t. II, ch. IX, p. 365-431.

En guise de contrepoint : la mémoire effacée du gouverneur de Nájera

Parmi les nombreux gouvernements du Diego López historique, celui de la seigneurie de Biscaye ne comptait pas, nous l'avons vu, parmi les plus importants. Celui de Nájera, ville qui avait joué le rôle de co-capitale du royaume de Navarre pendant le premier XI^e siècle, semblait autrement plus prestigieux et rémunérateur. Le magnat avait d'ailleurs pris soin de confier sa mémoire au monastère bénédictin de Santa María de Nájera, dont la fortune s'avéra durable, et qui conserve encore aujourd'hui son souvenir. Pourtant, faute d'idéologie identitaire régionale, Diego n'y fut guère célébré comme un seigneur d'importance.

La communauté monastique se rappelait du magnat comme d'un bienfaiteur avant tout : c'est en cette qualité que les messes étaient consacrées à sa mémoire depuis le XIII^e siècle. La légende du partage du butin de Las Navas finit même par être modifiée en ce sens : Yepes, au début du XVII^e siècle, rapportait ainsi que, lorsqu'Alphonse VIII avait demandé à Diego López ce qu'il souhaitait conserver pour lui, "il répondit qu'il ne voulait rien d'autre que l'on rende au monastère de Santa María la Real (sic : ce titre est anachronique pour le règne d'Alphonse VIII) de Nájera la villa de Puerto", faisant donc allusion à une prétendue donation royale qui aurait été contestée.¹⁶⁸ En réalité, les moines avaient simplement utilisé la mémoire prestigieuse du vainqueur de Las Navas pour étayer une revendication territoriale.

À partir de la fin du XV^e siècle, lorsque la figure de Diego López prit de l'importance dans les enquêtes généalogiques, ce fut désormais l'aspect nobiliaire et aristocratique de la mémoire de Diego que les moines décidèrent d'honorer. En 1490, l'abbé Pablo décida de partager le "Cloître des Chevaliers", en zones mortuaires distinctes, destinées chacune à une catégorie sociale bien déterminée : la partie où reposait Diego fut ainsi réservée aux descendants de rois ou de reines, aux nobles titrés et à leurs descendants directs, du moins ceux qui pouvaient acheter leur enterrement au prix de 30.000 maravédís ; les chevaliers, simples nobles et seigneurs, de qui l'on exigeait tout de même 20.000 maravédís, ne pouvaient prétendre être enterrés à ses côtés.¹⁶⁹ En outre, l'ensemble funéraire de Diego López et de Toda Pérez connut à cette époque un important remaniement : l'enfeu qui abrite encore aujourd'hui son tombeau fut alors construit et décoré dans le style Renaissance, et l'on y plaça alors l'écusson aux deux loups. Le gisant subit quelques modifications : les coussins sur lesquels repose la tête du personnage furent ornés de motifs géométriques à cette époque. Par ailleurs, dès la fin du XV^e siècle, une épitaphe accompagnait le tombeau, dont Pedro González de Mendoza rapporta l'existence : d'inspiration aristocratique, elle célébrait les vertus supposées de Diego (dont elle prétendait qu'il était issu de sang royal). Deux siècles et demi après sa mort, son auteur anonyme vantait à Nájera sa piété, sa noblesse, sa générosité, sa modération, et même... son éloquence, qui en faisait un nouvel Homère !¹⁷⁰

168. ANTONIO DE YEPES, *Crónica de la orden...*, t. III, p. 101.

169. D'après la transcription de ce document par ANTONIO DE YEPES, *Crónica de la orden...*, t. III, p. 99-100.

170. *Illustris Haro, regum de sanguine natus / Dictus de Faro, Didacus jacet hic tumulatus. / Dux pietatis, nobilitatis, prosperitatis, dapsilitatis, / Lennis, et austerus, ut debuit alter Homerus / Eloquio serus, ad iura dogmate verus. / Quem luget clerus, et militis ordo seuerus, / Quem lugent populi, cuncti quoque religiosi. / Quem lugent famuli facti tanquam furiosi / Illo dapsilior nemo, nec strenuitate, / Maior nec potior fuit alius vir pietate / Lumen regnorum, procerum laus, mansio morum. / Gemma ducum, quorum jubar extitit ille decorum. / O coeli arca, bonae bonitatis magne patrone, / Tres tibi personae dent summae dona coronae.* L'épitaphe est rapportée et traduite par PEDRO GONZÁLEZ DE MENDOZA, "Crónica de los señores de Vizcaya", p. 462-463.

Le passage de la mémoire aristocratique de Diego López à la mémoire locale fut d'ailleurs marqué par l'élaboration d'une nouvelle épitaphe, dont Yepes évoquait la présence à côté de la première au début du XVII^e siècle. Celle-ci faisait l'éloge du vainqueur de Las Navas, mais seulement après l'avoir d'abord érigé en gloire de la "maison de Cantabrie", et en défenseur de la liberté des peuples.¹⁷¹ Le portrait du seigneur indépendant de Biscaye s'ébauchait ainsi à Nájera même, occultant celui du gouverneur local, probablement du fait de l'aura intellectuelle du fuérisme basque et de la proximité de Biscaye. La mémoire de Diego à Nájera se coula ainsi dans le moule des courants historiques qui dominèrent successivement son interprétation. Et nous ne trouvons que tardivement la trace d'une célébration de la mémoire du seigneur de Nájera : au XIX^e siècle, chaque nouvelle municipalité participait à une cérémonie de prise de pouvoir organisée devant le tombeau de Diego López, dans le Cloître des Chevaliers.¹⁷²

Les historiens basques ne surent donc pas plus que leurs prédécesseurs identifier les effets de la lutte entre le lignage Haro et la monarchie à la fin du XIII^e siècle sur la biographie de Diego López. Pour eux comme pour le comte Pedro, comme pour les généalogistes et les historiens des XV^e et XVI^e siècles, le magnat demeurait un personnage ambigu dont il fallait masquer la face sombre pour mieux servir leurs propres objectifs idéologiques. Le Pays Basque et son aristocratie médiévale, ne bénéficièrent que tardivement, dans les années 1970, d'études historiques véritablement critiques, qui commencèrent à dissiper tous ces *topoi*, sans pour autant les examiner en détail.¹⁷³

5. CONCLUSION

Le "véritable" Diego López II, celui dont les chartes permettent de reconstituer partiellement la vie, se distingue ainsi par son rôle charnière dans l'évolution de la noblesse en général, et dans la constitution du lignage Haro en particulier. Les divers témoignages du XIII^e siècle montrent pourtant que le magnat avait laissé un souvenir ambigu chez ses contemporains. Cette ambiguïté fut mise à profit par la monarchie lorsque, dans les années 1270, elle chercha un angle d'attaque idéologique contre l'aristocratie devenue menaçante, notamment les Haros qui s'enorgueillissaient précisément de la mémoire de cet ancêtre. Avec le XIV^e siècle et la disparition du lignage Haro, les nouveaux groupes nobiliaires de premier plan réutilisèrent le personnage dans le même but, en mêlant désormais mémoire rose

171. *Ad mea qui mitis properas monumenta viator, / Siste pedem, et fortis noscitur gesta viri. / Quo duce, libertas olim defensa coruscet, / Ille ego Cantabriae gloria celsa domus. / Ingenua populos sub libertate manentes, / Dum tueor, patrio cogor abire solo. / Sed mea sedato virtus post cognita regi, / Me laetum charae restituit patriae. / Harenis Didacus vocitor Lupus ipse per orbem, / Hesperium notus, strenuus, atque potens. / Magnanimus bellis miscet crudelibus Heros, / Dum premeret nostram seruius Apella fidem. / Nempe Navasinis bellum memorabile campis, / Alfonso nono clara trophea dedi. / Haec minor, optatae tranquillo tempore pacis. / Quam cum sevirerent, bella cruenta, vocor. / Nunc pario claudor, Maurorum tremor, ecce sepulcro, / Ossaque belligeri continet urna ducis. / Si qua tibi pietas isto sub pectore vivens, / Mitia clementi viscera corde geris, / Assiduis Christum precibus rogitare potentem / Debes, me civem caelituum ut faciat, / Amen.* L'épitaphe est mentionnée par ANTONIO DE YEPES, *Crónica de la orden...*, t. III, p. 102, et transcrite par JUAN DE ITURRIZA, *Historia general de Vizcaya*, p. 104-105.

172. D'après GREGORIO DE BALPARDA, *Historia crítica de Vizcaya...*, t. II, p. 431.

173. Voir en particulier la synthèse de JOSÉ ÁNGEL GARCÍA DE CORTÁZAR Y RUIZ DE AGUIRRE, BEATRIZ ARIZAGA, ROSA MARÍA MARTÍNEZ OCHOA, et MARÍA LUZ RÍOS, *Introducción a la historia medieval de Álava, Guipúzcoa y Vizcaya en sus textos*, Txertoa, Saint-Sébastien, 1979, 211 p.

(assaisonnée de thèmes littéraires variés) et légende noire. Les deux faces de Diego López II devinrent dès lors indissociables, même si les généalogistes puis les historiens du Pays Basques s'efforcèrent ensuite d'estomper son côté obscur pour défendre leur cause : "Diego le Mauvais", inventé par l'un d'entre eux, Lope García de Salázar, n'apparut plus guère que sous la plume de leurs contradicteurs. Aujourd'hui encore, la mémoire de "Diego López le Bon" prédomine, prouvant le succès du combat mené par l'aristocratie quatre siècles durant, et, en fin de compte, l'échec de la monarchie castillano-léonaise contre ce puissant groupe social.

L'exemple de cette construction de mémoire invite par ailleurs l'historien du règne d'Alphonse VIII à se méfier des chroniques apparentées à la compilation du comte Pedro de Barcelos —et notamment l'édition de la version castillane par Florián de Ocampo en 1541— encore trop souvent considérée comme une source très précieuse, car unique pour certains événements et plus riche que les textes antérieurs pour d'autres. Elles nécessitent en réalité une critique extrêmement fine, qui impose l'abandon pur et simple de certains faits longtemps jugés historiques. Ainsi, dans le cas de Diego López, ses exploits militaires supposés : les contemporains se contentèrent d'évoquer sa présence en 1195 à Alarcos (et nous savons qu'après la défaite, il défendit quelques jours ce château avant de se rendre et de remettre des otages pour échapper à la captivité), puis en 1212 à Las Navas de Tolosa (où il commandait l'une des trois armées). Nous ignorons tout de son attitude au combat : chevalier modèle ou piètre guerrier, "le Bon" ou "le Mauvais", tout n'est que légendes, jugements portés *a posteriori* et récits de fiction raccrochés à sa biographie. Et l'historien doit chercher dans l'étude des manipulations et de la contamination littéraire des chroniques du XIV^e siècle une compensation pour les informations auxquelles il lui faut renoncer.